

# JOURNAL DES DEMOISELLES

## ISABEL DE CASTILLE

Grande entre les reines, pure et sainte entre les femmes, telle apparaît dans l'histoire la fille de Juan II, la femme de Ferdinand d'Aragon. Deux faits éclatants dominent sa vie : la découverte du Nouveau-Monde et la conquête de Grenade, comme des étoiles, sur un ciel d'azur, resplendissent au milieu de cette existence, si haute, si sereine et vouée, quoiqu'elle se passât sur un trône, aux plus humbles devoirs d'une femme, d'une mère et d'une servante des pauvres.

Sa jeunesse s'était écoulée dans la retraite et l'abandon ; son frère Henri la négligeait, et lorsqu'il mourut d'une mort prématurée, une de ses nièces, Jeanne, prétendit au trône : Isabel, forte de ses droits, les revendiqua par les armes, et la bataille de Toro, en 1476, la mit en pleine possession du royaume de Castille. Elle avait alors vingt-six ans ; elle était mariée depuis six ans à Ferdinand d'Aragon, et leurs États étant unis, ils prirent le titre de rois d'Espagne. Son époux ne régnait pas à sa place ; elle régnait avec son époux ; elle assistait toujours au conseil et elle était nommée dans tous les actes publics.

Son œil pénétrant qui comprit les desseins de Christophe Colomb, qui discerna en Gonzalve de Cordoue le valeureux capitaine, qui distingua Fernand Cortez, devina sous la bure de saint François un homme éminent, *un de ceux devant lesquels, selon l'expression de Shakspeare, la terre entière peut se lever et dire : C'était un homme.* Ximénès, prêtre franciscain, fut présenté à Isabel par le cardinal de Mendoza : elle l'étudia et elle vit en cet homme obscur l'intelligence qui pouvait comprendre ses grands projets, et l'aider à les accomplir.

« Ximénès, dit le P. Ventura, toujours pauvre religieux de Saint François alors même qu'il occupa le plus riche siège de la chrétienté ; grand théologien et homme d'Etat de premier rang ; possédant toutes les langues anciennes

» et très-versé dans la littérature moderne ; réformateur des ordres religieux et habile régisseur du royaume ; homme de conciliation et de piété et conquérant redoutable ; la terreur des Maures, qu'il subjuguait par ses armes, et l'apôtre des Maures, qu'il convertit par ses prédications ; cardinal de la Sainte Eglise et ministre du plus grand empire du monde ; réunissant en sa personne toutes les grandeurs et toutes les dignités, et assez modeste pour en redouter les charges, assez habile pour en exercer toutes les fonctions, assez consciencieux pour en accomplir tous les devoirs ; génie vaste dans lequel les plus grands projets se succédaient avec la rapidité de la pensée et se réalisaient avec la perfection de l'ordre ; âme grande et supérieure à toutes les misères de l'amour-propre ; sachant tempérer la sévérité par la douceur, la hardiesse par la prudence, l'autorité par la bonté ; très-habile à déjouer toutes les cabales, et assez généreux pour ne jamais tirer vengeance de ses plus cruels ennemis, tel fut Ximénès, tel fut l'homme auquel Isabel et Ferdinand donnèrent toute leur confiance. »

La reine obtint pour lui, du Souverain-Pontife, l'archevêché de Tolède ; elle disait dans sa lettre : « Je supplie Sa Sainteté d'obliger le frère Ximénès à accepter cette dignité ; car l'unique chose que je craigne, c'est de voir le refuser cette charge, précisément parce qu'il en est digne. » Le bref du pape arriva, conforme aux desseins de la reine ; un jour que Ximénès, après avoir travaillé avec elle, allait se retirer, elle lui dit :

« Père, voici une lettre du Pape pour vous ; lisez-la et voyez ce qu'il y a à répondre. »

Ximénès baisa la lettre et en lut la suscription : *Au cardinal Ximénès, archevêque de Tolède.* Il demeura interdit et reprocha à Isabel sa trahison. Elle lui répondit :



« Père, ne vous effrayez pas; rien ne vous oblige à renoncer à vos vœux; Dieu a mis en vous de quoi faire plusieurs grands hommes. Le premier ministre de la couronne d'Espagne ne nuira en rien à l'archevêque de Tolède, ni celui-ci au parfait religieux de Saint François. »

Il fut ministre, il fut archevêque et il a mérité cet éloge de Fléchier : « Sa sévérité était accompagnée d'une probité constante, égale, incorruptible, d'un amour tendre pour le peuple et de cette qualité si rare, et pourtant si nécessaire à tous ceux qui gouvernent, que l'Écriture a appelée *la faim et la soif de la justice*. »

Nous venons d'insister sur les vertus et le génie de Ximénès, parce qu'il fut le cœur et le bras du règne d'Isabel : elle l'avait sorti de l'humilité de sa vie cachée, elle l'avait associé aux labeurs de la couronne, et tant qu'elle vécut, tant qu'elle étendit sur lui son bras tutélaire, les grandes entreprises réussirent avec un éclat admirable. Après sa mort, Ximénès vit son zèle, ses ardues pensées, ses rares talents, entravés par la basse jalousie de Ferdinand. Le génie demeurait le même, mais le puissant moteur qui lui permettait de réaliser ses admirables pensées n'était plus.

Le premier acte du règne d'Isabel, après une brillante campagne en Portugal, où elle chevaucha elle-même au milieu de l'armée, réalisa sans doute le rêve de sa vie. Depuis sept cents ans, les Maures occupaient en Espagne une position incontestée. Saint Ferdinand leur avait ravi Cordoue, mais Grenade leur restait, Grenade et son vaste territoire : une civilisation étrange, élégante et barbare, romanesque comme la chevalerie, terrible et sanglante comme le Coran, s'était implantée au sein de cette Espagne, gagnée jadis à Jésus-Christ par le sang d'innombrables martyrs. Les sciences naturelles, professées avec éclat à Grenade par des professeurs arabes, attiraient autour de leurs chaires les jeunes Espagnols; dans les carrousels, on voyait lutter, de vaillance, et souvent de courtoisie, les chrétiens et les musulmans; des captives chrétiennes, amenées à Grenade, étaient entrées dans les harems des rois et des émirs, et de ce mélange des deux races ennemies naissait, pour les catholiques, des défaillances dans la foi qui inquiétaient Isabel. Elle résolut de prendre l'épée de Pélage et de Ferdinand et de chasser de la Péninsule ibérique les dernières tribus venues de l'Afrique et de l'Asie à la requête du comte Julien.

Les Maures lui fournirent le motif de cette guerre qu'elle souhaitait entreprendre : ils enlevèrent, par trahison, la place de Zahara; les chrétiens prirent Alhama, la ville aux bains magnifiques; Isabel revêtit de nouveau la cuirasse, et se mit, avec le roi Ferdinand et le cardinal Ximénès, à la tête d'une puissante armée, que conduisait le grand capitaine Gonzalve de Cordoue. La campagne dura plusieurs années; Isabel exposa

sa vie et donna ses joyaux et sa vaisselle d'argent pour la subsistance des soldats; toutes les villes du royaume de Grenade, successivement assiégées, tombèrent au pouvoir des chrétiens : *la grenade se mangeait grain à grain*, selon le dicton vulgaire. Les rois marchaient à la tête des troupes et campaient avec elles; on voyait, pendant la nuit, la tente d'Isabel illuminée par la lampe qui éclairait sa pieuse veille, car jamais elle n'omettait ses dévotions et ses prières accoutumées; une nuit, le feu prit à cette tente et embrasa tout le camp. Isabel, le lendemain, ordonna de rebâtir le camp en forme de ville, d'élever des maisons et non des tentes, et elle donna à cette cité improvisée, et qui dure encore, le nom de *Santa Fé*.

Enfin, après dix ans, Grenade fut investie par les Espagnols, les sorties désespérées des Maures firent couler beaucoup de sang, mais ne purent sauver l'héritage de Boabdil. Neuf mois de siège réduisirent la ville: elle se rendit: le roi Boabdil obtint de se retirer dans les montagnes des Alpuxares, dans un domaine que les rois lui concédaient. Au moment où il quittait la ville de ses ancêtres, le canon tonnait, l'étendard de Castille et d'Aragon flottait sur les tours de l'Alhambra; il vit venir à lui le cardinal Ximénès, et lui dit avec douceur :

« Occupez, seigneur, cette ville au nom de vos puissants souverains, à qui Dieu livre Grenade, à raison de leurs mérites et des péchés des Maures. »

Ximénès donna à ce roi infortuné toutes les marques de respect qu'une âme généreuse peut accorder au malheur; il reçut le même accueil de Ferdinand et d'Isabel, et dit, en offrant les clefs de Grenade au roi d'Aragon :

« Prends les clefs de ce paradis, vaillant prince, puisque Dieu l'a voulu ainsi. »

Isabel le reçut avec une noble et généreuse sympathie, mais elle levait sans cesse les yeux vers les tours de l'Alcazar : enfin elle vit la croix s'élever sur cette tour, entre les châteaux et les lions de Castille; une clameur enthousiaste salua le signe du salut, et Isabel tomba à genoux. Le vœu de toute sa vie était accompli, et, des Pyrénées jusqu'à la mer, le Christ vivait, le Christ avait l'empire.

Ceci se passait en l'année 1492. Deux ou trois ans auparavant, un religieux du couvent franciscain de Ribada, avait présenté à la reine un maria génois, qui se nommait Christophe Colomb. Cet homme pauvre, obscur, affirmait qu'au delà de l'Océan existaient des terres et des îles, et il demandait quelques secours d'hommes et d'argent pour aller à la découverte de ces pays inconnus, qu'il voulait gagner à Jésus-Christ. Depuis huit ans, ses sollicitations étaient restées infructueuses : il avait imploré tour à tour les princes et les républiques de l'Italie, les rois de France, les rois d'Angleterre, Ferdinand d'Aragon lui-même; tous ne virent dans ses projets qu'une rêverie gigan-



tesque et une témérité qui ne méritait pas de réponse. Il allait retourner en Italie et abandonner à jamais l'espoir de découvrir un monde nouveau; mais le moment de Dieu était venu, et il rencontra enfin des âmes capables de comprendre la sienne.

Ce fut d'abord un saint religieux, le père Juan Perez, qui l'exhorta à la patience et le supplia de différer son départ pour l'Italie jusqu'à ce qu'il eût parlé à la reine. Isabel écouta Christophe Colomb, et un ardent enthousiasme s'éveilla en son âme. Elle mit à la disposition du navigateur l'argent dont il avait besoin pour équiper trois vaisseaux; elle lui donna, avec une confiance pleine de foi, tous les objets nécessaires pour le culte qu'on célébrerait bientôt sur ces rivages inconnus, et elle lui fit expédier des lettres-patentes par lesquelles il était déclaré *grand amiral de l'Océan et vice-roi de la terre ferme et des îles qu'il allait découvrir*. Le premier vendredi d'août de l'année 1492, le signe de la croix, arboré au mât du vaisseau amiral, Colomb mit à la voile pour aller conquérir un royaume au Christ et des domaines à l'Espagne, dont la noble souveraine l'avait protégé.

Une invisible main poussa cette petite flotte chargée d'une si grande mission : les tempêtes, les vents contraires, les révoltes de l'équipage ne purent l'arrêter, et huit mois après son départ, Colomb traversa en triomphateur cette Espagne qui l'avait vu pauvre, mendiant à la porte des couvents et rebuté de tous ceux à qui il exposait ses plans, si admirablement réalisés! Dans toutes les villes qu'il traversait, on sonnait les cloches à son arrivée, et les peuples contemplaient avec admiration les trophées de sa conquête, les Indiens qu'il amenait et qui étaient chargés d'or, de fleurs et de fruits étrangers. Il arriva ainsi à Barcelone, aux pieds du trône d'Isabel; elle l'attendait, assise auprès du roi Ferdinand, entourée de la noblesse espagnole, et lorsque l'amiral parut, les rois vinrent au devant de lui; Isabel avait les larmes aux yeux, elle tendit ses mains à Colomb qui se prosternait devant elle, le releva et le fit asseoir près du trône. Les Indiens, chargés de trésors, étaient là, présents, comme des trophées vivants : Christophe fit le récit de son voyage et de ses glorieuses découvertes, n'attribuant son succès qu'à Dieu et aux rois catholiques. Ce récit fini, Isabel se prosterna, le visage contre terre, adorant et remerciant le Seigneur; puis le *Te Deum* éclata, célébrant dans son magnifique langage la plus grande découverte que les hommes aient faite, et qui n'est due qu'à la pénétration d'un seul et à la noble confiance qu'Isabel avait eue en lui.

La vie d'Isabel ne fut pas très-longue : l'ardeur de son âme la consuma et elle usa vite une trame qu'elle n'avait jamais ménagée. Elle n'avait que 50 ans lorsqu'elle mourut en 1504, à Medina del Campo, d'une maladie qui résultait des fatigues

qu'elle s'était imposées. « Jamais, s'écria Ximènes, jamais l'univers ne verra une souveraine d'une telle grandeur d'âme, d'une telle pureté de cœur, d'une telle ferveur de piété, d'une telle sollicitude pour la justice! »

Ainsi parlait celui à qui elle avait tant de fois ouvert son âme; les contemporains sont unanimes dans leur admiration. Cette reine, brave comme un chevalier sur le champ de bataille, intégrale, prudente, avisée dans ses conseils comme le plus éclairé des magistrats; fervente et austère comme une religieuse, était, dans sa vie domestique, la plus tendre épouse et la mère la plus vigilante. Elle supportait les torts de son volage époux avec une patience silencieuse, d'autant plus louable qu'elle aimait celui qui la délaissait; elle surveillait avec le plus grand soin l'éducation de ses filles; elle réunissait autour d'elle les femmes et les jeunes filles nobles qui avaient une réputation pure, et, au milieu de ce cercle d'élite, elle travaillait à l'aiguille comme une humble femme, et l'histoire dit qu'elle se plaisait à coudre les chemises du roi Ferdinand, de cette même main qui tenait l'épée et le sceptre. La pureté de son âme, qui se reflétait dans la beauté de son visage, se trahissait encore dans les habitudes scrupuleuses et délicates de sa vie intérieure : elle n'avait ni *camarera-major* ni dames d'atour, et elle ne souffrait pas qu'une main étrangère l'aidât à sa toilette. Elle réunissait en elle, comme l'ont remarqué les historiens, les vertus les plus opposées, mais toutes prenaient naissance dans sa foi vive et dans son extraordinaire piété. La conquête de Grenade fut une œuvre de son zèle, la découverte de l'Amérique est due à sa foi ardente : elle voulait la propagation de l'Évangile dans ces régions inconnues, et si tous les Indiens n'abjurèrent pas leur cruelle idolâtrie, c'est que les compagnons de Pizarre et de Cortès, plus cruels que leurs Incas, les éloignèrent de la foi divine que Colomb et Isabel voulaient leur inculquer.

Deux des filles d'Isabel furent marquées du sceau de la croix : Catherine d'Aragon, épouse répudiée de Henri VIII, et Jeanne d'Aragon, femme de Philippe-le-Beau, archiduc d'Autriche, qui perdit la raison en perdant son mari, et qui passa sa longue et stérile existence dans un délire continu. Sa fille aînée, l'infante Isabel, avait épousé Emmanuel-le-Grand, roi de Portugal, et sa race finit dans la personne de l'infortuné roi Sébastien. Elle avait perdu en bas âge son unique fils, Juan, et la folie de sa fille Jeanne fit passer les vastes domaines, sur lesquels le soleil ne se couchait pas, sous le sceptre de Charles-Quint, petit-fils d'Isabel-la-Catholique, de la grande Isabel de Castille.

M. BOURDON.





## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

## HISTOIRE DE LA DENTELLE

PAR M<sup>me</sup> BURY-PALISSER

traduit de l'anglais

PAR LA COMTESSE DE CLERMONT-TONNERRE.

Ce beau livre a paru il y a plusieurs années, et jusqu'ici il n'a pu trouver une mention dans ce journal, dédié aux femmes et aux travaux féminins. Or, il n'est pas peut-être de travail plus délicat, plus ingénieux que celui qui, avec un simple fil de lin, crée, sur des réseaux plus légers que l'air, des arabesques, des volutes, des fleurs, des enlacements, des dessins ravissants de caprice et de grâce. Cet art remonte aux temps les plus anciens; il est d'origine orientale: on voit au musée de Portici une statue antique de Diane dont la tunique est garnie d'une dentelle semblable au point moderne et teinte en pourpre; les Israélites brodaient le filet fait à la navette; les femmes grecques et romaines filaient, tissaient, brodaient; les robes des Égyptiens étaient ornées de réseaux brodés en reprises; et jusque chez des nations barbares on connaissait ces travaux de luxe, œuvres de mainshabiles, œuvres dues peut-être à de pauvres captives que les rois de mer avaient enlevées. Dans les tombeaux scandinaves on a trouvé des dentelles d'or; l'antique manipule de saint Curthbert, gardé à Durham, est bordé d'une dentelle, et la beauté des broderies de cet ornement sacerdotal dépasse toute description; les femmes françaises, espagnoles, italiennes, flamandes, excellaient également dans ces ouvrages; les reines mêmes s'y appliquaient, et les religieuses consacraient à l'autel ce travail de leurs mains. Des albums, ornés de beaux modèles, furent publiés et sont encore aujourd'hui un sujet de curiosité et d'admiration.

Le *Journal des Demoiselles* a publié, il y a quinze ou seize ans, de nombreux et beaux dessins de guipure, tirés de l'ouvrage d'un gentilhomme vénitien et qui dépassaient tout ce que l'art moderne invente; le *macramé*, dont il donne aujourd'hui des modèles, est une antique dentelle arabe.

Le livre dont nous vous entretenons aujourd'hui est orné d'une immense quantité de dessins originaux et curieux, qui représentent tous les points de dentelle connus et inconnus: à côté des magnifiques points de Venise, on voit les dentelles espagnoles, noires, brodées d'or et d'argent, la guipure de soie exécutée dans l'archipel Ionien et dans l'île de Malte; puis viennent les beaux travaux flamands: Malines, Bruxelles, Valenciennes, Bailleul; les élégances françaises, les points coupés qui ornaient, au temps de Louis XIV, les rhingraves, les steinkerques, les canons des seigneurs et les manches et les collets des grandes dames; de charmants portraits représentent les belles dentelles entourant de beaux visages; viennent les superbes points d'Alençon et d'Argentan, les dentelles de fil noir de Caen, les blondes de Bagneux, la dentelle de Chantilly, les points d'esprit de Lille, et l'on arrive ainsi jusqu'aux temps modernes, qui sont des temps de décadence pour cette délicate industrie. Le chapeau a remplacé dans les campagnes le hennin cauchois, les coiffures bretonnes et les coiffes flamandes; la lingerie plate et masculine a détrôné les délicats ornements qu'aimaient tant nos mères; le goût y a beaucoup perdu et la fortune publique ne s'en trouve pas bien.

Dans ce beau volume, on voit ce qu'était cette industrie toute féminine, qui donnait du pain à des milliers d'ouvrières, qui ajoutait des millions au commerce, et qui revêtait d'une grâce que rien n'a pu remplacer la toilette des femmes. C'est un regret de plus à ajouter à tous ceux que le passé nous a légués (1).

M. B.

## EN FAMILLE

NOUVELLES, PAR MADAME DE STOLZ.

Esprit vif et cœur tendre font, en amitié, le plus charmant assemblage; j'en dirais bien au-

(1) Magnifique volume avec dessins et portraits, chez Didot, rue Jacob, Paris. Prix: 11 fr. 50 c.



tant en littérature, et, ce mélange, notre chère madame de Stolz nous l'offre à un degré bien rare. Ce volume de *Nouvelles* en est la preuve : que d'esprit et de cœur dans *Sommes-nous riches?* quel tendre amour des pauvres dans *Charité passe prudence!* que d'esprit et de finesse dans *les Enfants du Vannier!* Quant à ce petit morceau : *les Noix d'une pauvre Fille*, il est exquis. Il faut, chères lectrices, lire et faire lire ce joli volume; il est de ceux qui, sous la forme la plus agréable, sont destinés à faire un grand bien; un parfum s'en exhale, et ce parfum c'est la bonté (1). J'en dirai autant de *Quatorze jours de bonheur* (2), joli et spirituel tableau, que je voudrais voir entre les mains de toutes les jeunes filles riches qui, souvent, ne savent pas comment et combien elles pourraient être heureuses.

M. B.

### LE CHEMIN DU BONHEUR

PAR ÉTIENNE MARCEL

Ce joli roman appartient à la meilleure manière de l'auteur : il est écrit avec une émouvante simplicité, et l'on suit le héros qui cherche sa voie

(1) Chez René Haton, 33, rue Bonaparte, Paris. Prix du volume, 2 fr. 25 c.

(2) Chez Hachette, 79, boulevard Saint-Germain. Prix : 2 fr. 25.

et qui la trouve enfin, avec un intérêt croissant. On devine que le chemin du bonheur n'est pas celui de la grande fortune, ni des préoccupations mondaines : il mène au travail, au devoir et aux affections de la famille. Nous recommandons ce volume (1).

JEAN BRESSON

HISTOIRE D'UN PAYSAN

PAR LOUIS COLLAS

La Terreur est une mine inépuisable de romans et de drames; la tragédie, en ce temps-là, était assise, avec son masque effrayant, au seuil de toutes les maisons, et l'on s'étonne que les Français de nos jours soient si prêts à rire (ce rire est-il de bon aloi?) lorsque leurs mères ont tant pleuré. L'excellent livre de M. Collas appartient à cette époque, qui enfanta tant de crimes, qui enfanta tant de dévouement; il met en scène l'héroïsme d'un homme obscur, d'un paysan, et il est animé d'un souffle chaud et noble qui le rend d'un vif, d'un touchant intérêt. J'espère que nos lectrices en jugeront par elles-mêmes (1).

(1) Chez Dillet, 15, rue de Sèvres, Paris. — Prix : 2 francs.

(1) Librairie Olmer, 53, rue Bonaparte, Paris. — Beau volume, prix : 3 fr.

## LA LECTURE PAR DÉSCŒUVREMENT

SUITE ET FIN

### III

Au reste, il y a lieu de moins s'étonner de l'incurie qu'on apporte à choisir ses lectures, si l'on vient à considérer le peu de soin et d'attention avec lesquels elles se font.

Il est impossible de ne pas être de l'avis de Bossuet et de ne pas estimer avec lui que l'attention est ce qu'il y a de plus rare en ce monde. On parle, on écoute, on échange des pensées; mais celui qui parle a-t-il bien la conscience exacte de ce qu'il soutient; celui qui écoute, l'intelligence complète de ce qu'il entend. Ne leur arrive-t-il pas le plus souvent à l'un et à l'autre, faute de se prêter mutuellement la présence de leur esprit,

de s'en tenir à des à peu près, sans que leur véritable pensée s'aborde et se mesure ?

Il arrive tous les jours, lorsque vous répondez par les renseignements les plus précis à la question qu'on vous adresse, lorsque vous donnez à un inférieur un ordre ou une explication exprimés par les termes les plus nets et les plus clairs, qu'on ne s'est pas même donné la peine d'entendre ce que vous avez articulé cependant d'une façon si péremptoire.

Il y a plus. Vous vous êtes aperçu peut-être, au milieu de l'entretien, que l'attention de votre interlocuteur faiblissait et qu'il se laissait gagner par quelque distraction. Dans votre désir de prévenir une méprise, vous avez eu soin de le rappe-



ler à lui-même et d'insister sur l'intérêt de votre récit ou l'urgence de vos recommandations. Peine perdue! Vous n'avez pu venir à bout, malgré l'instance de vos gestes et l'accentuation de votre discours, de fixer cette mobilité présomptueuse et d'arrêter pour un instant le vagabondage de cet esprit.

Si la personne qui parle et qui a tout intérêt à se faire écouter ne peut pas, le plus souvent, réussir à cette entreprise, quel va être le sort du pauvre écrivain, livré sans défense à la merci de son lecteur?

Se figure-t-on bien les situations diverses que doit affronter tour à tour ce malheureux volume, sans qu'il ait, pour se défendre, autre chose que la bonne volonté avec laquelle on daignera en prendre connaissance.

Peu importe qu'il contienne des trésors d'observation, de finesse, de sentiment; peu importe qu'il révèle au public les faits les plus curieux, les découvertes les plus fécondes, les théories les plus hautes. Les mots choisis avec tant de soin par l'auteur et destinés par lui à la révélation de sa pensée ne font que la retenir et la dissimuler, dès que le lecteur ne prend pas la peine d'entrer dans le sens de la phrase, et se contente de parcourir les lignes du regard, sans y attacher peut-être aucune signification.

Cette inattention fondamentale et coutumière ne prend pas toujours la peine de se dissimuler; elle s'avoue le plus souvent par des témoignages tout à la fois bien authentiques et bien naïfs.

Ne voyons-nous pas l'homme qui interrompt sa lecture marquer avec soin, au moyen d'un signe matériel, l'endroit précis où il vient de s'arrêter? Il sait bien qu'il serait incapable de se retrouver. Il est si loin de s'assimiler les pensées et les raisonnements du texte, que, s'il arrive au signet de se déranger ou de se perdre, il est exposé à recommencer, de la meilleure foi du monde et avec le plus imperturbable sang-froid, vingt pages peut-être qu'il devrait connaître, puisqu'il est censé les avoir lues. Le plus probable, cependant, est qu'il ne s'en avisera en aucune façon, et reprendra ainsi bravement un entretien dont il avait cependant déjà entendu toutes les paroles.

Au lieu de chercher dans la lecture un rafraîchissement de notre âme et un renouvellement de notre esprit, au lieu de saisir avec empressement cet heureux moyen de suspendre pour quelques instants le cours ordinaire de notre vie, c'est presque toujours la tête pleine de nos affaires, de nos préoccupations, de nos soucis, sans rien faire pour les écarter ou les interrompre, que nous jetons les yeux sur les pages d'un auteur. Nous consentons sans doute à nous laisser distraire par lui, et cependant c'est à peine si nous daignons nous y prêter, bien loin d'y faire le moindre effort ou d'y apporter quelque bonne grâce. Nous avons encore les oreilles pleines des discours que nous avons entendus; notre cœur

est encore sous l'empire d'émotions qu'il n'essaie même pas de calmer. C'est ainsi que nous mêlons sans cesse aux idées que s'efforce de nous suggérer le texte, la préoccupation des calculs et des combinaisons qui pourraient faire réussir nos projets.

Pendant que les uns ne peuvent parvenir à se ressaisir et à se calmer, même pour un court intervalle de temps, distraits comme ils le sont par la tyrannie de leurs préoccupations et de leurs affaires, les autres sont en proie à une sorte d'impuissance chronique. Tandis que les premiers ne sauraient apaiser le trouble de leur intelligence, les seconds ne peuvent la réveiller de son sommeil.

La paresse du corps offre sans doute au regard un spectacle affligeant et blâmable; on ne saurait voir de sang-froid un homme qui, incapable de secouer son indolence, demeure étendu sans mouvement pendant de longues heures et semble avoir perdu tout à la fois le désir et la force d'agir. Que serait-ce donc si l'indolence de l'âme pouvait, elle aussi, être aperçue du dehors? On verrait ces facultés énergiques et toutes-puissantes, dont la Providence a doué notre entendement, perdre peu à peu l'habitude de se conduire en même temps que la force de se mouvoir. On verrait l'esprit lui-même s'éténuer peu à peu, comme le font nos membres pendant l'immobilité cruelle d'une longue maladie. Il n'est pas étonnant que le jour où l'on demande à cette activité languissante quelque concentration et quelque vigueur, le tempérament intellectuel, épuisé par l'affaiblissement de ce régime, se refuse aux sollicitations qu'on lui adresse et trompe l'espérance qu'on mettait en lui.

L'art lui-même n'a pas manqué de populariser cette étrange façon de faire connaissance avec une œuvre littéraire. Il ne manque pas de gravures et de tableaux de genre qui représentent, sous les traits les plus gracieux, ce que j'appellerais volontiers la lecture inattentive. Ne voyez-vous pas d'ici cette jeune femme étalée sur les coussins d'une bergère ou ensevelie entre les bras d'un fauteuil? Elle feuillette d'une main rapide ou effleure d'un regard errant je ne sais quel pauvre auteur, complètement abandonné à sa merci dans la cruauté du tête-à-tête? Que faut-il pour que cette œil se détourne, pour que cet esprit s'envole pour que cette main nonchalante retombe? Moins que rien: une mouche qui cherchait aventure et qui est venue se poser au travers des lignes; une page qu'on a oublié de couper dans cette revue et pour laquelle il faudrait étendre le bras vers le couteau d'ivoire, un feuillet que la tranche d'une reliure neuve a rendu adhérent avec le feuillet qui le suit; en voilà assez pour arrêter et décourager cette lecture peu passionnée. On attache si peu d'intérêt, on se prête si peu à la suite des idées, qu'on est tout disposé à



franchir au besoin quelques pages, ce sera toujours autant de moins.

Il n'est pas même besoin d'une circonstance matérielle, quelque futile qu'on la suppose, pour dérober à l'écrivain ce reste chétif d'une attention incertaine. Ceux qui font des livres sont bien obligés de s'avouer, à la honte de leur amour-propre, que leurs volumes les mieux réussis et les plus chers n'ont eu mainte fois d'autre effet et, ce qui est bien pire encore, d'autre destination que de provoquer chez certains lecteurs la béatitude du sommeil. Les écrivains peuvent se dire, pour calmer leur orgueil, que pareille mésaventure est arrivée aux plus grands génies. Ce n'est pas, le plus souvent, l'ennui qui s'abat sur notre âme et qui ferme ainsi nos paupières, ou, si c'est l'ennui, il ne faut pas l'attribuer à l'auteur, mais à nous-mêmes, dont l'apathie et la distraction suffisent pour amoindrir et pour exténuer le sens des phrases les mieux remplies. A mesure que nous prenons moins la peine de regarder, nous précipitons de plus en plus la rapidité de notre coup d'œil, à ce point que les mots, les phrases, les périodes finissent par défiler devant nous comme un tournoiement vertigineux, à ce point que l'œil, fatigué, se détourne et se ferme pour se reposer.

#### IV

Si cette inattention de l'esprit se bornait, comme il semble devoir arriver, à nous laisser ignorer tel livre que nous n'en prétendons pas moins avoir lu, le mal ne serait pas grand et il semble qu'on pourrait à toute force s'y résigner. Nous en serions quittes pour demeurer dans notre ignorance, en dépit de ce simulacre d'effort pour en sortir.

Mais les choses ne se passent point ainsi.

Ces habitudes d'inattention entraînent pour les esprits des conséquences véritablement funestes. Elles leur communiquent une sorte de faiblesse chronique; elles nous jettent le plus souvent dans les erreurs et les préjugés.

Il semble que ce ne soit rien, ou du moins, peu de chose, de tenir entre ses mains un texte imprimé dans notre propre langue, traitant avec une clarté suffisante un sujet fait pour nous intéresser, et de suivre machinalement les caractères, sans prendre la peine de pénétrer jusqu'à la pensée de l'auteur. On peut sourire, si l'on veut, de l'étourderie qui, dans une œuvre suivie et sérieuse, prend bravement le tome trois pour le tome premier, et croit suivre le fil du raisonnement, sans même se douter des six cents pages qui précèdent. Rien de plus comique qu'une tête plongée entre les ailes complaisantes d'un gros volume et reposant sa paresse victorieuse sur l'écrivain humilié.

Le malheur est que ces incidents se changent en coutume, cette distraction en impuissance, cette étourderie en infirmité.

La médecine va en s'inquiétant davantage

chaque jour d'une maladie singulièrement terrible et singulièrement trompeuse sous ses apparences inoffensives; je veux parler de l'anémie. Aucun organe ne souffre, le corps garde la régularité de ses habitudes et jusqu'à l'apparence de la santé: les fonctions essentielles ne cessent pas de s'accomplir; et cependant l'être physique tout entier se trouve en proie à un dépérissement continu qui rend sa perte inévitable. C'est que le travail de l'assimilation ne se fait plus. Aucun élément extérieur ne vient compenser l'usure quotidienne et renouveler la machine que dépense l'activité de chaque jour.

L'inattention, lorsqu'elle cesse d'être une distraction qui vous surprend ou une faiblesse à laquelle on cède pour une fois, ne tarde pas à se changer en un mal chronique, en une véritable anémie intellectuelle.

Nous ne saurions suffire aux relations les plus simples et les plus ordinaires de notre vie sans dépenser, en quelque sorte, notre capital d'idées. Sans doute celles-ci ne périssent pas pour avoir été communiquées; il leur arrive même de gagner d'abord quelque chose à ce contact. Il n'en est pas moins vrai qu'elles perdent, avec le temps, de leur nouveauté, de leur fraîcheur, de leur intérêt. Notre esprit, à force de les avoir présentes, finit par devenir étranger à leur portée et indifférent à leur valeur. Il peut encore en user, il est devenu incapable de s'en nourrir. Il lui faut absolument, pour s'entretenir et se fortifier, quelque pâture nouvelle, quelque sujet inconnu auquel puissent se prendre les facultés de son intelligence.

C'est à ce besoin de renouvellement, si particulièrement semblable à l'alimentation de notre corps, que le travail de la lecture a pour but de pourvoir. C'est elle qui est pour ainsi dire chargée de nous mettre quelque chose sous la dent, afin que nos facultés ne fonctionnent pas à vide et qu'elles ne s'usent pas les unes les autres par un frottement inutile et dangereux.

Dès qu'on a cédé une fois à la tentation de faiblir dans la lecture d'un écrivain, on a véritablement donné des armes contre soi à l'inattention et à la paresse, toujours prêtes à nous envahir; on a augmenté en quelque sorte le poids mort de l'inertie intellectuelle et morale, et fortifié la résistance que des bas-fonds de notre nature, il oppose au progrès de notre marche et au déploiement de notre vol.

Alors, toutes les fois que nous abordons une étude sérieuse, nous sentons notre esprit qui nous échappe et qui se dérobe à notre bonne volonté. Plus la matière est difficile, plus les efforts ont besoin d'être sérieux, et plus il s'obstine à n'entreprendre et à ne suivre aucun acte d'attention. Peut-être consentirait-il encore à se prêter à des idées moins profondes, à écouter la voix d'une littérature plus frivole; mais s'il est vraiment question de s'appliquer au point d'y



gagner quelque chose, l'intelligence ne trouve plus assez de ressort pour l'obtenir d'elle-même.

Cette atonie de notre esprit n'a pas seulement pour effet de nous dégoûter en quelque sorte de toute alimentation intellectuelle; elle nous rend incapables, même de garder dans notre mémoire les idées qui ont pénétré dans notre entendement. A supposer que nous ayons eu le courage de les conquérir, elles ne tardent pas à s'effacer de façon à devenir impropres à tout usage.

La langueur réagit sur tout le tempérament, aussi bien dans l'ordre moral que dans l'ordre physique. Une fois que nous avons contracté par des lectures irréfléchies et distraites, une espèce d'impuissance générale de la pensée, nous finissons par nous habituer non-seulement à ne plus suivre le sens des phrases que nous parcourons du regard, mais encore à ne plus attacher une signification exacte et précise aux paroles qui frappent nos oreilles. Notre activité intellectuelle se laisse aller à une somnolence continue; les connaissances que nous possédions autrefois avec le plus de netteté et de certitude ne tardent guère à perdre pour nous leur valeur et leur intérêt. C'est ainsi que la lecture, faite pour rafraîchir notre mémoire et ranimer notre esprit, devient le point de départ de notre décadence, en même temps qu'un enseignement de la distraction et une provocation à la paresse.

### V

Cette habitude de s'en remettre au hasard pour le choix des ouvrages, comme de n'accorder à ses lectures aucune attention, entraîne ordinairement après elle un inconvénient plus grave peut-être que la débilitation dont nous venons de parler.

Ce qui fait la plupart du temps l'incurable médiocrité des esprits, c'est beaucoup moins leur ignorance, toujours supportable lorsqu'elle est avouée en même temps que compensée par la modestie et la bonne foi, que les préjugés auxquels nous accordons si volontiers notre pleine confiance, que les contradictions dont nous recelons en nous le germe.

Il n'est pas besoin d'être un Descartes et de recommencer avec lui le *Discours de la Méthode*, pour reconnaître au premier examen combien nous portons en nous-mêmes d'idées arbitraires. S'il est dans notre pensée quelque sujet auquel nous n'avons point réfléchi, dont nous ne nous sommes jamais occupés sérieusement, vous pouvez être certain d'avance que cette question inconnue est précisément celle où vous vous trouverez le plus de parti pris. Examinez, et vous verrez que sans avoir jamais rien étudié par vous-mêmes, rien vérifié, rien appris réellement, vous ne laissez pas d'avoir à votre disposition des affirmations tranchées, des vues pleines

d'entêtement sinon de lumière; toute la décision d'un jugement arrêté sinon acquis.

Ce qui rend ce phénomène plus singulier, c'est que dans les matières où vous êtes vraiment compétents, où vous avez mieux que personne le droit d'émettre et de soutenir un avis, vous ne manquez pas de vous montrer fort coulants et fort accessibles aux objections. Plus vous êtes ferrés et pourvus de connaissances, plus vous vous sentez disposés à les mettre à l'épreuve, plus vous vous sentez jaloux et impatientes d'en acquérir.

On le voit: ce n'est pas la trempe de notre esprit qui manque de force, non plus que notre raison de logique. Nous ne faisons que subir les conséquences de tant de lectures mal faites. Tandis que nous croyons n'avoir à y regretter que le mauvais emploi de notre temps, il se trouve que nous en avons gardé un véritable encombrement de préjugés.

Dans ce parcours hâtif et distrait, nous avons vu défiler sous notre regard errant les rêves de tous les systèmes, aussi bien que les arguments de toutes les démonstrations. Aussi indifférents à l'étrangeté des hypothèses qu'à la puissance des preuves, nous n'avons pas manqué d'accueillir sur le même pied les assertions les plus diverses. Nous n'avons pas gardé dans notre esprit ces souvenirs précis et arrêtés, qui conservent chaque idée avec sa valeur intrinsèque en quelque sorte et à son rang hiérarchique. Dans ce pêle-mêle où nous nous sommes perdus, dans cette confusion que nous nous sommes faite, nous n'introduisons plus aucune différence, nous ne faisons plus nul discernement. Dès qu'une idée a sur nagé dans ce vague, dès qu'elle a eu l'heureuse chance de demeurer dans notre souvenir, nous ne nous avisons plus de la remettre en question; il nous semble que nous aurions mauvaise grâce à en contester la valeur. Nous nous faisons cette illusion d'admettre que jadis elle a été pour nous vérifiée et démontrée.

Le malheur est précisément qu'en pareille occurrence, les idées qui survivent ainsi dans les intelligences oisives et affaiblies, ce sont justement les singularités, les hypothèses, les chimères. Dès que la mémoire n'est pas cette faculté puissante qui conserve à tout jamais un jugement fortement médité, elle n'est plus qu'une suite, une collection fortuite de réminiscences sans lien. C'est la bizarrerie des pensées et non point leur importance qui frappe notre imagination et nous dispose à les retenir.

Voilà pourquoi tant d'esprits sensés et d'une réelle valeur ne retrouvent plus, lorsqu'ils veulent faire usage de ce qu'ils ont acquis, que des paradoxes sans vraisemblance et des hypothèses sans fondement. Si vous pouviez les débarrasser de ce bagage d'emprunt, si vous pouviez les délivrer de cette confiance qui les trompe, vous vous retrouveriez en présence d'intelligences



parfaitement aptes à saisir ce qu'on leur explique, comme à apprendre ce qu'elles ignorent.

Nos contradictions s'expliquent de la même façon que nos préjugés.

Dès que nos idées cessent de reposer sur un fondement solide, dès que nous leur accordons notre foi sans en avoir vérifié la certitude, dès que nous ne prenons aucun souci ni pour en déterminer l'origine, ni pour en prévoir les conséquences, il devient tout simple que ces connaissances d'emprunt et de hasard aient quelque peine à s'accorder les unes avec les autres. Le plus souvent elles relèvent de principes différents, de systèmes contradictoires et n'ont pas même, pour se rencontrer, la misérable ressource des similitudes les plus grossières.

Considérées à ce point de vue, les lectures pré-

cipitées et vagabondes entraînent, comme on le voit, ce triste résultat de laisser après elles l'incertitude pire que l'ignorance, et la contradiction pire que l'incertitude. C'est ainsi que des esprits honnêtes et dont la conduite proclame assez le respect qu'ils ont d'eux-mêmes paraissent flotter sans cesse d'un extrême à un autre extrême, au gré de leurs passions et de leurs intérêts, soutenir indifféremment le pour et le contre sur chaque question, par amour-propre ou par caprice, tandis que leur unique tort, comme leur unique malheur, est de se laisser entraîner au hasard par une association vertigineuse de souvenirs arbitraires et contradictoires.

Voilà où conduit la lecture par désœuvrement.

ANTONIN RONDELET.

## LES PREMIERS & LES DERNIERS

SUITE

### III

#### APRÈS DOUZE ANS

Les jumeaux touchaient à l'adolescence, leur mère à la fin de l'âge mûr, leur père à la vieillesse légale, leur frère et leur sœur étaient dans la force et la fleur du printemps, et durant ces douze années chacun d'eux avait tracé son sillon selon que l'inclination, la nature ou le devoir poussait la charrue. Pour madame Maurand, ces douze ans ne représentaient que deux noms, ne rappelaient que deux pensées toujours confondues : les enfants, Emmeric et Claire, les jumeaux qui, dernières fleurs de son été, avaient imprimé à son cœur une vie nouvelle et plus intense. Jusqu'à leur naissance, elle avait été une active ménagère, très-occupée de sa maison, très-assidue à ces labeurs divers que la nécessité impose aux femmes dans une position médiocre, et partageant son temps entre ses occupations domestiques et les relations d'amitié qu'elle avait au dehors; quand elle avait bien parcouru les sentiers de sa maison, lorsque tout était en ordre dans son petit empire, elle aimait à faire des visites et à entendre raconter les nouvelles de son cercle; souvent elle associait Clotilde à ses excursions d'après dîner, et c'était, avec quelques promenades dans les bois et sur les hauteurs de

Montmorency, les seules distractions qu'elle connût; l'arrivée des jumeaux changea ce mode de vie et, dès leur naissance, ils devinrent l'occupation absorbante et le plaisir unique de leur mère. Elle délégua à Clotilde la direction du ménage : Clotilde régla, commanda, tint les comptes, fit les petites et les grosses besognes, pendant que sa mère allaitait, habillait, amusait le frère et la sœur. Ils grandirent et, ce qui semblait impossible, l'amour de leur mère grandit encore : les grâces, le développement de ces petites créatures étaient un poème qui enchantait ses jours et ses nuits; toutes ses facultés comme toutes ses heures leur étaient consacrées; les petits événements de leur petite vie étaient les seules éphémérides qu'elle retint désormais : le premier sourire, le premier pas, le premier mot avaient leur date gravée dans sa mémoire; elle conservait dans un coffret, reliquaire de ses trop chères idoles, la première page griffonnée par Emmeric, le marquoir sur lequel Claire avait fait ses premières armes; elle avait rassemblé, à grand effort, tous les souvenirs de ses propres études pour les communiquer aux jumeaux, et c'était sur ses genoux qu'ils avaient appris à lire, à écrire et à balbutier les premières notions de la grammaire et de l'histoire; et ce ne fut qu'avec un véritable déchirement de cœur que, cédant



aux observations de son mari, elle livra son Emmeric à des maîtres étrangers; mais avec quelle joie orgueilleuse elle vit ses premiers succès et recueillit les lauriers enfantins dont l'abondante moisson pousse dans toutes les cours de collège! Elle ne parlait que de ses enfants, et son mari lui dit un jour :

« Mais Octavie, de quoi pouvions-nous bien parler avant que les jumeaux ne fussent au monde?... »

Cette faiblesse maternelle, dont le public riait quelque peu, était vue dans la famille avec une parfaite indulgence: M. Maurand aimait sa femme, et ses joies innocentes et profondes lui faisaient plaisir; il n'en analysait pas les dangers; lui aussi avait une pensée étrangère à la vie de tous les jours, lui aussi avait sa marotte et son idée fixe. Et, absorbé dans sa recherche de l'inconnu, il pardonnait volontiers à la passion constante et préoccupante qui se consumait près de lui.

Les enfants aînés, Michel et Clotilde, natures généreuses et tendres, applaudissaient à l'amour dont leurs petits filleuls étaient l'objet, et ils ajoutaient leurs gâteries à celles que madame Maurand inventait sans cesse; longtemps on parla dans la famille d'une écurie avec chevaux et palefreniers et d'une laiterie à la Trianon, étrennes d'Emmeric et de Claire, pour lesquelles la mère et les aînés avaient réuni leurs petites économies; et puis, à mesure que passaient les années, à mesure que les désirs et les ambitions de la jeunesse prenaient une forme plus accentuée dans le cœur de Michel et de sa sœur; à mesure qu'ils s'élançaient vers l'avenir, ces enfantines tendresses prodiguées aux petits les trouvaient plus souriants: ils ne sentaient pas de rivaux dans ces enfants dont l'âge et la grâce éveillaient en eux tous les sentiments de protection et de sympathie que les âmes nobles accordent à ce qui est faible et dépendant, et sous cette triple effluve de tendresse les jumeaux grandissaient en ignorant cette science de la vie et de ses difficultés, de la pauvreté et des obstacles qu'elle élève, science que leurs aînés ne possédaient que trop bien.

Les aspirations intelligentes de Clotilde, ses goûts littéraires s'étaient vus refoulés bien loin depuis la naissance des enfants; les labeurs du ménage qu'elle avait gaiement et courageusement acceptés avaient pris les heures qu'elle eût si volontiers consacrées à l'étude, et elle avait renoncé aux diplômes, si longtemps l'objet de son innocente ambition: si sa lampe veillait encore dans la nuit, si elle épanchait encore sur le papier le trop-plein de son âme, elle n'y attachait aucune pensée de réputation et d'avenir: une humble destinée lui apparaissait, noble dans son obscurité, heureuse, quoique privée d'éclat et de richesse: elle se voyait dans une petite maison sur les coteaux de Montmorency, livrée à une vie laborieuse; mais quels dédommagements Dieu met-

tait à côté de ces devoirs austères! ne voyait-elle pas dans ses rêves ses enfants qui jouaient à ses pieds? ne voyait-elle pas, inclinée sur des registres, une tête brune dont les yeux souriaient à son aspect! n'y avait-il pas, dans cette étroite demeure, un cœur dont elle était sûre, une main qui la soutenait, une affection qui lui aurait fait trouver douces toutes les fatigues et qui l'aurait consolée de toutes les souffrances? Elle atteignait le mirage de sa main; elle aimait, elle était aimée, tout était simple et sûr dans son avenir, et avant peu le songe serait réalité.

Michel ne touchait pas au but de si près; toujours, il avait entretenu dans son âme la vocation élevée qui le poussait vers un art difficile; mais la sèche main de la pauvreté l'avait éloigné de son rêve: bien jeune encore, il avait fallu gagner de l'argent pour subvenir aux besoins d'une famille devenue nombreuse; Michel était employé dans la même maison de commerce que son père; mais après avoir tout le jour aligné des chiffres, il travaillait la nuit: il dessinait, il modelait, il étudiait l'anatomie, et il ne désespérait pas. Le professeur, frère de son père, lui avait promis son appui; un sculpteur célèbre devait examiner ses ébauches, et quoique le jeune homme sentit combien la pratique et l'expérience lui faisaient défaut, l'espérance soulevait cependant ses ailes brillantes au fond de son âme.

M. Maurand, lui, avait beaucoup espéré; mais la vive illusion qui soutient la jeunesse défailait dans son sein. Il avait eu une double existence et il y avait en réalité deux hommes en lui: l'un prosaïque, régulier et correct, comptable expert, commis d'une ponctualité connue, à qui jamais on ne put reprocher ni une faute de calcul ni une irrégularité de conduite; mais ce même homme si placide, si ordonné, dont l'existence ressemblait à la mieux réglée des horloges, avait à ses heures, une imagination exubérante qui le portait vers l'inconnu et les chimères; et les projets abondaient dans cette tête, si maîtresse d'elle-même dans l'accomplissement de ses devoirs ordinaires; tous ces projets les plus étranges, les plus impossibles, devaient aboutir à la glorification et à la fortune de sa famille qu'il chérissait. Que de papier il avait noirci! que de nuits blanches il avait passées à chercher la solution de certains problèmes qui devaient lui donner ces biens attendus et désirés! Comme tous les chercheurs, Paris-Port de mer l'avait tenté et il avait dressé bien des plans qui devaient amener les vaisseaux à trois mâts au quai de Gesvres; la vie à bon marché l'avait occupé pendant plusieurs années, et il gardait au fond d'un cartonnier, des plans de halles, des projets de boucheries et de boulangeries qui devaient mettre les éléments de la vie animale à la portée des plus indigents. Puis venaient des cartes d'Amérique où le tracé d'un canal, rejoignant l'Océan à la mer Pacifique ne semblait qu'un jeu d'enfant, des cartes marines



qui prouvaient d'une façon décisive que sur la côte de Galice on trouverait, enfoui dans le sable marin, un galion tout chargé d'or, le *Don Pédre*, qui avait péri sous le règne de Philippe III; à côté se voyaient des dessins de cloches à plongeur destinées à opérer le sauvetage. Puis venaient les mines, les études, les coupes de terrain; des années entières s'étaient vues dévolues à la géologie; mais les dernières n'avaient eu qu'une pensée, poursuivie avec une ardeur d'autant plus vive que le temps et les forces allaient échapper au chercheur. Une conversation avec un chimiste distingué le mit sur une nouvelle piste: il chercha dans la houille les couleurs nouvelles dont l'industrie avait besoin; chaque jour, il croyait toucher au succès, et chaque jour un nouvel échec le ramenait, plus enfiévré, vers ses fourneaux et ses cornues; un peu d'argent, semblait-il, lui aurait permis des expériences plus complètes, et cet argent, moteur précieux, il se flattait que son frère pourrait le lui prêter. Que serait-ce? un emprunt de quelques jours, lettre de change tirée sur l'admirable découverte qu'il était en train de faire, et que son frère ne refuserait pas d'accepter.

Ce frère, espoir de toute la famille, ne nous a pas encore été présenté. M. Edme Maurand, voué dès sa jeunesse à l'enseignement, avait rempli un poste de précepteur dans une famille de la haute finance, et de là, ancien élève de l'Ecole Normale, il était devenu professeur de rhétorique dans un des lycées de Paris; il n'était pas marié, et peu à peu, grâce à un rare esprit d'ordre et à quelques placements heureux, il avait amassé une certaine fortune; sa bibliothèque, quelques amis et sa famille, qui lui était très-chère, remplissaient sa vie. Pour M. et madame Prosper Maurand, ce frère riche et bon était le protecteur et le repos de leur avenir: quand une inquiétude leur venait, quand la pensée de la mort projetait son ombre sur leur esprit, ils se rassuraient en disant:

« Edme sera là; nos enfants ne manqueront de rien. »

Pour Clotilde et son frère, cet oncle aimable, distingué, vivant dans un monde d'artistes et de gens de lettres, et toujours plein de bonne grâce pour eux, les charmait et leur inspirait une vive et confiante amitié. Ses visites étaient des événements; on les désirait à l'avance, on en parlait longtemps après; souvent il apportait des livres, des dessins; il s'occupait tendrement de ses quatre neveux, quoiqu'il plaisantât sa belle-sœur sur la prédilection que lui inspiraient les deux *tard venus*. Elle riait et répondait avec douceur:

« Je ne les aime pas davantage, mais ils ont plus besoin de moi, et d'ailleurs, Michel et Clotilde s'accordent à les gâter... et ils me gâtent en même temps. Ils sont si bons!

— Eh bien! ma sœur, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. »

Ces enfants chéris avaient donc douze ans; l'été était dans toute sa riante splendeur; les Parisiens venaient manger des cerises à Montmorency, et les pauvres ânes efflanqués gravissaient les pentes des hauteurs sous le fouet des viragos qui les menaient, lorsqu'on reçut un billet qui portait la jolie et ferme écriture de M. Edme:

« Peux-tu, cher ami, me donner à dîner jeudi?  
« Je t'amènerai un de mes bons amis, un sculpteur, M. P., à qui je désire faire voir les ébauches de notre Michel. A jeudi, à toujours, mon bon Prosper; j'embrasse ta bonne femme, ma filleule Clotilde, son frère et la constellation des gémeaux.

« A toi,

« EDMÉ MAURAND. »

#### IV

##### LE DÎNER.

On touchait au dessert, les beaux fruits rouges circulaient dans de vieilles corbeilles de faïence et faisaient resplendir leurs tons incarnats, pourpres et roses sur le vert sombre des feuilles; le vin coulait, et les esprits détendus se rapprochaient dans une confiante intimité. Madame Maurand était placée entre son beau-frère Edme, homme d'une figure bienveillante et fine, et le sculpteur, l'artiste membre de l'Institut, qui l'intimidait bien un peu, quoiqu'il parlât brièvement et qu'il eût lui-même l'air sauvage et timide. Michel regardait sans se lasser M. P. comme il eût regardé un être surnaturel; Claire, très-jolie enfant soigneusement parée d'une robe de mousseline bleue, s'amusait de tout, et son petit cœur confiait à son père, à côté de qui elle était assise, qu'elle voudrait bien qu'on eût tous les jours un grand dîner. Emmeric écoutait, buvait, mangeait et disait à sa sœur aînée à propos du vin d'Alicante qu'elle lui versait avec mesure: « J'ai droit à tout comme les autres! »

Emmeric n'avait pas conservé de ressemblance avec sa sœur, dont le visage délicat et régulier avait beaucoup de charmes; pourtant sa figure brune et tourmentée, animée par un œil vif, pouvait expliquer la complaisance avec laquelle sa mère le regardait. Clotilde, placée de l'autre côté de son père, surveillait le service, s'occupait de tous et s'étonnait que le sculpteur eût pris attention à elle et qu'il eût dit à M. Edme, en la regardant: « Jolie tête... avec ses larges tempes et ses grands yeux on en ferait une belle figure de sainte... Allez donc chercher une pareille physionomie chez un modèle!

Lorsqu'on eût pris le café, le sculpteur s'adressa à Michel, qui rougit jusque dans les cheveux, et lui dit:

« Eh bien! mon bonhomme, et ces petites ébauches, vous ne les montrerez pas?



— Va, Michel, dit son oncle; tu vas être jugé par la cour souveraine. »

Michel sortit et revint : il posa devant M. P... un bas-relief et deux petits groupes, pétris dans la terre glaise; le bas-relief était coloré et ressemblait à ces rétables, à ces *ex-voto* qu'on voit dans les cathédrales d'Amiens et de Saint-Omer, et qui sont de si curieux spécimens de l'art et de la vie d'autrefois. M. P... mit son binocle, chercha le jour le meilleur, examina le groupe le plus considérable, qui représentait le cruel Achille traînant Hector qu'il vient de frapper d'un coup mortel.

« Aucune notion d'anatomie, dit-il en s'adressant à M. Edme; voyez : ce bras d'Achille ne tient pas, le mouvement de la jambe portée en arrière est tout à fait faux, et pourtant, pourtant il y a de la fierté et de l'action dans ce torse; mais Hector est trop émacié, trop piteux, et, même dans la mort, il devait garder quelque chose de son héroïsme... Comprenez-vous, mon enfant? ajouta-t-il en fixant sur Michel ses yeux brillants et bons. A un autre, maintenant. Qu'est-ce que c'est que cela? Un pastiche moyen-âge, il me semble... mais je n'en reconnais pas le sujet... »

— Monsieur, dit Michel d'une voix émue, c'est un sujet que j'ai trouvé bien beau, et je l'ai exécuté pour ma sœur, à qui il plaisait... Cela représente Eutrope, ministre d'Arcadius, qui, poursuivi par la colère du peuple, se réfugia dans Sainte-Sophie, et saint Jean Chrysostôme le défend et le protège...

— Ah! très-bien; l'homme qui embrasse les colonnes d'un autel, c'est Eutrope, et l'homme en chaire, c'est saint Jean-Bouche d'or... joli sujet... Mais le mouvement oratoire est-il bien conçu? Votre pontife menace plutôt qu'il ne défend, et vous faites faire à Eutrope une trop laide grimace... Puis, ces groupes d'auditeurs sont trop indifférents... Ne dirait-on pas qu'on leur parle de la pluie et du beau temps? Beaucoup à faire ici pour l'expression... Je ne parle pas des détails anatomiques; ils n'existent pas... Voyons maintenant cette figurine : un enfant qui tend son arc... dessus de pendule... nous n'en parlerons pas, car, je crois, mon ami Michel, que vous êtes créé pour mieux que cela. »

Michel pâlit de joie; le sculpteur continua en s'animant :

« Il y a, dit-il, chez ce jeune homme, une entente instinctive de notre art dans ce qu'il a de plus élevé, l'expression de l'âme. Nous ne sommes pas seulement les créateurs d'une forme matérielle, en marbre ou en bronze; il faut que le sculpteur donne la vie à la matière inerte, mais encore qu'il l'anime du feu intérieur : il faut que le Penseur médite, que l'Apollon défie les monstres, que les foudres du Sinaï éclairent le front de Moïse, que la plus sublime résignation repose sur le visage de Laocoon. C'est là le but,

et je crois que ce jeune homme pourrait l'atteindre. Il lui faudrait du temps et du travail... »

Il regarda ses interlocuteurs, qui l'écoutaient avec une attention profonde.

« Je pars prochainement pour Rome, reprit-il, et, si vous y consentez, j'emmènerai Michel... il apprendra dans mon atelier les procédés de la sculpture; il verra ce que l'antiquité nous a légué de chefs-d'œuvre; il travaillera et, dans cinq ou six ans, mon élève exposera au Salon. Tout dépendra de vous... et de lui. »

Michel ne put se contenir; il saisit la main du sculpteur et la baisa en pleurant. M. et madame Maurand se regardaient avec anxiété; la question d'argent, cruelle presque toujours, était au fond de leur pensée. M. Edme les comprit et, prenant à son tour la parole :

« Nous sommes en famille, dit-il, je puis donc parler à cœur ouvert. Je remercie d'abord mon ami de son offre généreuse et je l'accepte, au nom de mon neveu. Le travail de Michel a été jusqu'ici nécessaire à ses parents; mais, si mon frère le permet, je remplacerai dans son budget le vide que l'absence de son fils y laissera, et je me chargerai de l'entretien de notre statuaire... Une si belle vocation mérite quelques sacrifices. »

— Mon ami, tu es le meilleur des frères, s'écria M. Maurand en l'embrassant à plusieurs reprises. J'accepte, pour cet enfant.

— Ne m'étouffez pas, dit M. Edme en riant et en se dégageant des bras de Michel et de Clotilde. C'est convenu, n'est-il pas vrai? Eh bien! allons faire un tour dans la forêt, nous avons besoin de nous calmer après nos émotions. Ne pleurez pas, ma sœur, ajouta-t-il en s'adressant à madame Maurand, il reviendra et il fera pour Emmeric ce que je fais pour lui. »

Lorsqu'on fut dans la forêt, M. Edme se rapprocha de son frère, en laissant derrière lui madame Maurand et ses filles, pendant que Michel et Emmeric conduisaient le sculpteur par de jolis sentiers abruptes qui montaient sous les châtaigniers et les hêtres. M. Prosper voulut encore le remercier; mais son frère lui serra la main en disant :

« Ne parle donc pas de ceci; tes enfants sont mes enfants, et je n'oublie pas que, toi aussi, tu m'as aidé dans mes études et que ton secours m'a permis de les mener à bonne fin. Parlons de ta fille, de ma filleule. Elle désire se marier : tu as un mari pour elle? »

— Le fils d'un ami et d'un voisin, oui.

— Le nom?

— Adrien Cortal, le fils du secrétaire de la mairie.

— Et, lui-même, que fait-il?

— Employé à cette même mairie.

— Ce n'est pas brillant, mais Clotilde s'en contente?

— Je pense qu'elle aime beaucoup Adrien,



qu'elle connaît depuis son enfance; et puis ce mariage la fixerait près de nous.

— Eh bien! mon frère, dis à ta fille que je lui donne quarante mille francs de dot.

— Mon frère! mon bon Edme!

— Chut! prions Dieu qu'il me prête vie afin que je puisse économiser pour les jumeaux, sans quoi, ta femme ne me pardonnerait pas... Et tes recherches sur les couleurs, aboutissent-elles? Il faudra bien que nous coupons un jour les difficultés avec le sabre d'argent. »

Le rêve d'or entrevu par tous était donc réalisé! L'avenir ouvrait des perspectives infinies devant ces pauvres cœurs qui, la veille encore, étreints dans la géhenne de la pauvreté, ne savaient comment arriver à leur but idéal; la fortune, sous sa forme la plus aimable, avait passé, et tous voyaient soudain leurs souhaits accomplis: Michel vivait la tête dans les nues, le cœur de Clotilde tressaillait d'une joie silencieuse, M. Maurand entassait projet sur projet et, déjà, avec cette folie raisonnée qui est le propre des inventeurs, il se voyait au sommet de la richesse et prêt à rendre à son frère tout le bien qu'il en avait reçu. Sa femme seule était un peu triste au milieu de ce concert de gens heureux: le départ très-prochain de Michel l'affligeait et, involontairement, elle se disait, en regardant sa Claire et son Emmeric:

« Auront-ils le même bonheur? Pauvres petits, si la vie nous échappait, qui prendrait soin d'eux?... »

Le sculpteur, qui ne craignait pas les chaleurs de Rome, réclama son élève avant la fin du mois d'août, et le dîner d'adieu de Michel fut le dîner des fiançailles de sa sœur. Michel était entre sa mère et sa sœur; Clotilde avait à son côté Adrien, son futur mari, Adrien, qu'elle avait distingué depuis si longtemps; il semblait bien heureux, et elle, pour la première fois depuis qu'elle était née, goûtait ce sentiment de plénitude et de joie que peu d'êtres connaissent ici-bas. Elle voyait satisfaits tous ceux qu'elle aimait; le départ même de son frère se rattachait à une série de circonstances heureuses; tout ce qui n'était dans son âme qu'à l'état de désir ou de vague espérance se réalisait; elle allait devenir la femme du seul homme sur lequel sa timide pensée se fût jamais arrêtée; il était là, près d'elle; il lui parlait d'une voix émue de leurs projets, de leur maison, de leur ménage; tous les obstacles que la raison, la sagesse pouvaient opposer à leur union avaient disparu; la roue enchantée de la Fortune avait passé et le chemin s'était aplani. Il est une Providence, se disait-elle au fond de son cœur, et ce sentiment reconnaissant et attendri agita tellement son âme que, lorsque le dîner fut terminé, elle se retira dans sa chambre, elle se mit à genoux et elle pria; des larmes accompagnaient sa prière, larmes d'allégresse d'un cœur trop plein et qui ne peut se soulager que par le signe expressif de la douleur. Elle priait

encore lorsqu'elle entendit la voix de Michel qui l'appelait.

Il était avec Adrien, dans le petit carré décoré du nom de jardin où grandissait un frêne et où s'épanouissaient quelques roses.

« Viens donc! lui dit son frère, c'est mon dernier soir. Demain je serai sur la route de Lyon.

— Et quand vous reviendrez, Michel, nous serons mariés, répondit Adrien. Qui m'eût dit que ce grand bonheur était si proche!

— Vous aimiez donc Clotilde?

— Je pense que je l'ai toujours aimée, mais le moyen de penser au mariage? trop pauvres tous les deux. Que j'aime votre oncle, Michel!

— Et moi donc! répondit Michel avec ardeur. Il nous a tous sauvés! moi d'abord, je crois que je serais mort de chagrin sur mes chiffres et mes écritures! vous deux, puisque vous vous aimez, et notre pauvre père qui se consumait en recherches sans résultat, et qui va maintenant et bientôt trouver vingt mille francs de rente dans ses cornues.

— Notre bonheur est plus solide, répondit Adrien en souriant, le vôtre n'est qu'en expectative et en hypothèse. Pourquoi faut-il que notre mariage ne puisse avoir lieu que dans trois mois!

— Vous savez la raison, dit doucement Clotilde, mon oncle veut verser la dot qu'il me donne au contrat, et les fonds ne seront pas disponibles avant cette époque.

— Tant pis! tant que mademoiselle Clotilde n'aura pas mon anneau au doigt, je ne serai pas tranquille.

— Vous n'avez rien à craindre, dit-elle, si votre tranquillité dépend de moi.

Ils se regardèrent: dans les yeux d'Adrien se lisait une affection vive, mais dans ceux de Clotilde l'affection avait un caractère profond et pur qui rassurait sur sa durée:

— Vous verrez combien elle est bonne et constante dans ses attachements, dit Michel; je regrette, certes, toute ma famille, mais ma sœur plus que personne... heureux en partant, de la laisser heureuse!

## V.

### UNE LETTRE

Michel était parti et d'étape en étape, sur la route du soleil, il avait écrit des lettres remplies d'âme et enivrées de joie; Rome avait mis le comble à ce transport du cœur qui a enfin trouvé le lieu de son épanouissement, il étudiait, il travaillait, et surtout il regardait, il remplissait ses yeux d'enchantement, beautés du ciel et de la lumière, beautés des arts et de la pensée, et il redisait toutes ses émotions aux chers absents qu'il avait laissés satisfaits. L'été approchait de son terme, Clotilde travaillait à son modeste trousseau, Adrien venait tous les soirs avec ses parents, et une intimité de plus en plus douce s'établissait.



sait entre ces deux familles depuis longtemps liés. M. Maurand continuait ses expériences et croyait avoir trouvé quelques résultats, et sa femme jouissait du bonheur de tous et de son bonheur particulier, car les vacances lui rendraient son Emmeric, et les deux jumeaux ne quittaient guère leur mère.

Un soir, la famille Cortal venait d'arriver, et, comme d'habitude, elle avait apporté le journal auquel les deux familles étaient co-abonnées, et, selon son invariable coutume, M. Maurand le lut, toute affaire cessante; il parcourut un feuilleton où se trouvait le compte-rendu d'une réunion de l'Académie des sciences, puis l'article politique; il sauta les nouvelles étrangères et lut les *Faits-Paris*. Tout à coup il jeta une exclamation :

« Qu'est-ce donc ? lui dit sa femme.

— Mon Dieu ! dit-il, je vois qu'on annonce la faillite d'un grand banquier, faillite affreuse...

— Eh bien !

— Eh bien ! je crois... je crains que toute la fortune d'Edme ne fût là...

Adrien se leva tout pâle, Clotilde le regarda et elle eut peur.

— Peut-être est-ce une fausse nouvelle ?

— On n'invente pas ces choses-là.

— Monsieur votre frère, dit M. Cortal le père, a probablement retiré ses fonds...

— Plaise à Dieu ! répondit M. Maurand ; quel naufrage ce serait pour nous tous, hélas !

On parla peu ce soir : Adrien paraissait absorbé ; pourtant, au départ, il baisa la main de Clotilde, mais il ne lui dit pas le mot qui, presque toujours, accompagnait adoucissait l'adieu :

— A demain ! à toujours !

Madame Maurand embrassa sa fille et la conduisit jusque dans sa chambre, et là elle lui dit tristement :

« Nous étions trop heureux ! et ces pauvres enfants, que deviendront-ils ?

— Et Michel, ma mère !

— Si votre oncle avait eu la précaution de retirer ses fonds !

— Maman, j'ai le pressentiment du contraire.

— Et moi aussi ; mais je vais auprès de votre père, j'ai peur de son chagrin. »

Clotilde ne dormit guère cette nuit ; elle n'avait plus foi dans cette riantة destinée qui lui était apparue, car elle doutait presque du cœur sur lequel ce bonheur s'appuyait. Elle venait de jeter au fond de l'âme, qu'elle croyait toute sienne, un premier regard, et le terrible mot de M. de Maistre : « Je ne connais pas la conscience d'un scélérat, mais je connais celle d'un honnête homme, elle est affreuse, » ce mot pénétrant et redoutable trouvait encore une fois son application. Elle aurait accepté son union avec Adrien au prix de tous les sacrifices, le travail l'eût charmée, la pauvreté ne lui aurait pas fait peur, les richesses de

son cœur lui auraient suffi, mais dans l'âme d'Adrien, le calcul, qui lime, corrode et flétrit les illusions, ne vivait-il pas à côté de l'amour ? Pour la première fois, elle le soupçonnait.

Le matin se leva rose et doré, mais il n'amenait pas la joie, et l'arrivée du facteur fit battre tous les cœurs. Il sortit de sa boîte une seule lettre : elle ne venait pas de Rome, elle venait de Paris. M. Maurand la lut, la relut, la passa à sa femme en disant avec un sourire amer :

« Nous ne sommes pas nés sous une bonne étoile ! »

La lettre de M. Edme renfermait ceci :

Paris, septembre 18...

« Je suis plus affligé pour toi et pour les tiens que pour moi-même de la fâcheuse nouvelle que j'ai à t'apprendre. Le banquier M... (un vieux camarade, par parenthèse) fait une faillite désastreuse, dans laquelle je perds tout ce que je possédais, une centaine de mille francs. Ma pauvre Clotilde n'a plus de dot ; j'espère qu'elle aimera encore son pauvre oncle, et j'espère que le mari qu'elle a choisi ne lui fera pas banqueroute. Courage, mon bon frère, ne désespérons pas encore de l'avenir. Je t'embrasse et les tiens.

« EDMÉ MAURAND. »

« Il montre plus d'entrain qu'il n'en a, dit madame Maurand, il veut nous consoler.

— Quel coup ! dit M. Maurand d'une voix sourde. Tout est brisé ! ton mariage, ma pauvre fille !

— Ah ! mon père, dit-elle en levant sur lui des yeux pleins de larmes, ne pensons pas à moi, notre cher Michel et vous-même...

Elle n'acheva point : son père s'affaissait sur sa chaise, et son visage, qui s'était couvert d'une sombre rougeur, pâlisait comme si la vie se fût retirée au cœur. Sa femme et sa fille coururent à lui ; Emmeric le soutint, la petite Claire alla chercher de l'eau et du vinaigre ; il revint à lui et il voulut se lever :

« Je dois aller à mon bureau, dit-il ; moins que jamais, je puis manquer à mon devoir... Mais il chancela et retomba assis.

« Ma tête est bien lourde, on dirait qu'on m'a assommé, » dit-il d'une voix hésitante.

Clotilde écrivit en hâte un mot d'excuse et le fit porter par Emmeric ; et pendant toute la journée ni elle, ni sa mère ne quittèrent le malade. Vers le soir il se sentit mieux, et il dit :

« J'irais volontiers faire un tour en forêt pour me dégager la tête ; voulez-vous venir avec moi, Clotilde, Claire ? Ne sois pas inquiète, chère amie, je serai mieux demain et nous aviserons. »

Ils sortirent ; pendant une heure ils errèrent dans le bois et respirèrent la délicieuse fraîcheur de l'automne et le plaisir d'une solitude profonde qui les laissait à leurs pensées, tout en les ras-



sérénant. Clotilde s'efforçait de paraître calme, afin de rassurer son père; elle n'écoutait pas les inquiétudes de son cœur, quoique l'absence d'Adrien, durant cette longue journée les eût bien justifiées. Au retour, en remontant vers la maison, ils passèrent devant l'église de Montmorency.

« Entrons ! » dit M. Maurand. Il alla s'agenouiller près de l'autel, que le soleil, à son couchant, inondait de clarté; Clotilde se mit à ses côtés, et pendant que Claire portait à l'autel de la Sainte-Vierge le sauvage bouquet qu'elle avait cueilli dans le bois, elle pria comme elle n'avait jamais prié.

Elle pria avec une adoration et une confiance

qu'elle n'avait pas encore connues, elle s'abandonna entre les mains de son Dieu, elle pria pour son pauvre père qui souffrait, pour son fiancé dont elle doutait, pour Michel qui serait éprouvé dans ses jeunes espérances, pour sa mère et pour les enfants qui avaient tant besoin d'appui, et en attachant les yeux sur le tabernacle elle comprit que là résidait la Consolation suprême, qui ne défaille jamais. Quand son père se releva, il avait les yeux mouillés, et il lui dit en sortant :

« On ne pense pas assez au bon Dieu ! »

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

## LEQUEL CHOISIR

SUITE

« Ma chère et bien révérende Mère,

» Pendant les quinze jours que j'ai déjà passés  
» ici, j'ai voulu vingt fois vous écrire; vingt fois  
» je me suis isolée, enfermée dans ma chambre  
» ou cachée dans les profondeurs du parc, et  
» vingt fois... »

Mignonne, aujourd'hui nous terminerons nos visites, interrompit Pierre Barance, dont le visage, rasé de frais, exhalait un parfum de savon à la violette. Nous sommes presque en retard avec le voisinage, et puis c'est la belle saison des vendanges et des chasses; chacun se met en mouvement, personne ne tient en place, on se rencontre partout, et il serait gênant de nous trouver chaque jour en face de gens ayant à se plaindre de notre impolitesse. Fais-toi belle et sois prête de bonne heure.

Elle fut banale et insignifiante, cette tournée de visites, comme la plupart des présentations.

« Mademoiselle n'a pas dû quitter son couvent sans quelques regrets ? »

Ou bien :

« Mademoiselle éprouvait certainement une grande impatience d'en finir avec la vie de pensionnaire ? »

« Mademoiselle a bien tenu ce que promettait son enfance : elle rappelle sa mère à s'y méprendre. »

Ou bien :

« Mademoiselle ressemble à son père d'une manière frappante. Je l'avais bien prédit ! »

« Mademoiselle aimera le monde, certainement, et doit être désireuse d'y faire son entrée, car il est impossible qu'elle ne pressente pas les succès qui l'y attendent. »

Ou bien :

« Mademoiselle doit avoir apporté du couvent un certain éloignement pour la foule et pour ses plaisirs ? Cela se comprend; rien ne peut effrayer une femme comme ses débuts dans le monde : l'avenir en dépend presque toujours. »

La douairière de Chabrols eut une note à elle, cependant, et trancha sur l'ensemble. On la considérait dans le pays comme une originale et, néanmoins, dans les cas difficiles, quand on voulait de bonne foi ne pas se faire illusion et entendre la vérité, on lui demandait volontiers un conseil, car elle possédait un langage sincère au service d'un jugement droit. C'était saint Jean Bouche d'Or cette femme-là; tout à-fait saint Jean Bouche d'Or !

En ces occurrences graves, elle rajustait son bonnet ordinairement campé de travers; elle enfilait ses mitaines de soie, puisait une prise dans sa tabatière d'or, pinçait fortement ses lèvres minces et « prenait un temps », comme on dit au théâtre.

Puis elle attachait fixement ses yeux jaunes sur ceux de son interlocuteur, et sans hésiter sans adoucir les mots, ni gazer les idées, elle lui disait son fait en terminant toujours par un « c'est ainsi ! » péremptoire qui semblait sans appel.



Madame de Chabrols avait perdu de bonne heure un mari dissipateur et charmant, un de ces « cœurs sur la main » dont la bourse est ouverte à tout venant, mais qui vident sans scrupule celle de leur femme et de leurs enfants; un de ces maris-garçons enfin, constamment d'humeur joyeuse, parce qu'ils ne se souviennent que de leurs droits et s'affranchissent de tout devoir gênant.

Blessée dans son cœur, madame de Chabrols refoula ses larmes, ne jugeant plus digne d'elle celui qui les faisait couler. Atteinte dans sa dignité, elle mit cette dignité à se placer au-dessus de l'outrage. Mais quand l'avenir de son enfant fut en jeu, elle prit des armes défensives.

Jeune et séduisante à cette époque, elle n'avait pas encore de bonnet à rajuster, de tabatière à ouvrir ni de mitaines à enfiler; mais déjà, d'un air résolu, elle pinçait ses jolies lèvres et prenait un temps:

« Monsieur, dit-elle au père prodigue, si je reste votre femme aux yeux du monde, vous avez trop nettement détaché mon cœur du vôtre pour vous étonner qu'il ne vous appartienne plus, n'est-ce pas? Mais ayant pris bravement le deuil de mes bonheurs d'épouse, je ne vous laisserai pas, du moins, faire litière de mes devoirs maternels. Vous avez commencé une guerre monstrueuse: je l'accepte, et pour l'honneur de votre nom et pour l'avenir de votre fils, je m'arme contre vous! Renoncez donc à toute tentative sur mes biens, ou attendez-vous à voir repousser ces tentatives avec l'appui des lois. C'est ainsi!

Ce fut ainsi. Mais le baron de Chabrols n'eut pas longtemps à lutter contre la résistance conjugale: il succomba, peu de mois plus tard, aux suites d'une orgie, pleuré par sa femme... autant qu'il convenait. Elle perdit bientôt après l'enfant qui l'eût consolée de ses déceptions d'épouse, et resta seule avec un grand vide au cœur et d'amères pensées de découragement dans l'esprit.

Madame de Chabrols était d'une trempe énergique cependant, et ne fléchit qu'un instant sous l'épreuve; mais comme elle puisait sa force plutôt dans la philosophie que dans la religion, cette force lui vint dénuée de charme et de tendresse... Trompée dans ses affections, déçue dans ses espérances, la veuve poursuivit sa route, enveloppée de parti pris dans un scepticisme de cœur douloureux... si un peu de chaleur, un peu de mouvement, un peu de vie lui revenait dans l'âme, vite elle s'empressait de l'éteindre pour rester raisonnable. La raison! c'était désormais le mot de cette existence et la douairière, marchant au premier rang de l'école réaliste en honneur aujourd'hui, pesait, mesurait, jugeait toutes choses mathématiquement par A plus B, passant au crible de l'analyse et du raisonnement les sentiments les plus tendres et les plus intimes impressions.

Cependant, comme il faut une chaîne même aux

indépendants; comme il faut un amour même aux désenchantés, madame de Chabrols était réduite en esclavage par son neveu Georges Naire, un grand et beau garçon, bien portant et bien taillé, gai comme un pinson printanier, doux comme un agneau blanc et timide comme une jeune fille... qui serait timide. Le beau Georges n'entendait point malice à la situation: il ne songeait nullement à abuser de son pouvoir par l'adresse ou par la force; et s'il tyrannisait sa tante, c'était bien à son insu, le cher garçon! Mais la douairière, qui avait besoin de se dédommager de sa propre indépendance et de son énergie personnelle en les enchaînant au profit d'un seul, la douairière supposait des exigences à son neveu afin de s'y soumettre; lui inventait des caprices pour les satisfaire et courait au-devant d'intentions qu'il ne devait jamais avoir. En somme, on ne vit nulle part une vieille dame plus étroitement sous le joug d'un neveu moins doué d'une volonté quelconque.

« Ah! dit-elle à Pierre Barance en lui tendant une main ridée, je vous félicite, mon voisin: vous voici rentré en possession de votre bien! Mais ce ne sera pas pour longtemps, j'imagine... une jolie fille l'estée d'une dot sérieuse ne lit pas longtemps les journaux à papa et ne prolonge guère le culte de sainte Catherine au delà de sa majorité. »

C'était la première allusion matrimoniale faite à brûle-pourpoint devant Paule; aussi rougit-elle fortement sous son voile moucheté. La douairière s'en aperçut:

« Peste! songea-t-elle, y aurait-il déjà quelque anguille ou plutôt quelque mari sous roche? En ce cas, Dieu veuille que mon tyran de neveu ne m'oblige point à faire la cour par procuration à cette petite beauté! »

Les conjectures de la tante esclave furent interrompues là par l'entrée de Georges en costume de canotier: la couleur vive des étoffes faisait merveilleusement ressortir un teint mat et une abondante chevelure d'un blond chaud; la coupe de la vareuse laissait aux mouvements du jeune homme leur élégante liberté, et l'animation que venait de lui donner un exercice violent lui allait on ne peut mieux.

« Il est à peindre! pensa la douairière; ce garçon-là fait certainement de terribles ravages dans le cœur des filles à marier! »

Pour le moment, il ne ravageait que sa barbe dorée, dans laquelle il plongeait nerveusement la main droite pour dissimuler son embarras. Que les audacieux en rient; mais, certes, un timide pouvait perdre quelque peu de contenance, ainsi mis à l'improviste, et dans un négligé sans art, en face d'une imposante beauté qui ne se déconcertait pas pour si peu, elle!

Madame de Chabrols fit les honneurs de son neveu à ses visiteurs, sous prétexte de leur faire ceux de sa maison:

Cette galerie où plusieurs œuvres de maîtres



s'étaient à leur jour n'était point déparée, disait-elle, par quelques peintures de Georges; des copies, il est vrai, mais de bonnes copies; et n'en fait pas qui veut! Il avait dessiné cet escalier d'un jet si hardi, construit cette serre communiquant avec le salon, creusé ces bassins d'où l'eau jaillissait en fusées murmurantes. Dans le vestibule, de splendides bois de cerf attestaient les hauts faits cynégétiques de ce timide qui ne tremblait que devant les femmes, et au fond de la cour, les aboiements partis d'un chenil attirèrent l'attention de Pierre Barance, qui voulut le visiter. Pendant qu'il s'y engageait avec Georges dans une discussion intéressante sur les chiens bleus du Poitou, la douairière faisait causer Paule qui se livrait sans y prendre garde, avec toute la franchise de sa nature un peu hautaine.

« Elle est bien, cette petite, se disait la vieille dame, elle est même fort bien; mais elle le sait. Un peu plus de timidité chez elle, un peu plus de hardiesse chez Georges et cela ferait le couple le mieux assorti qui se pût admirer sous le soleil... C'est à étudier.

Mais le soleil, alors peu sensible aux attraits de ce couple prétendu, se voilait de plus en plus la face, et les visiteurs prirent congé pour éviter que de nouvelles averses les surprissent en route.

« Eh bien! comment trouves-tu cette pensionnaire? demanda madame de Chabrols à Georges, qui avait failli se troubler sous l'adieu de la jeune fille; as-tu daigné la regarder?

— Beaucoup!... c'est-à-dire... presque pas; cependant il me semble... je trouve... elle m'a paru charmante, si charmante, que...

— Que?

— J'ai refusé l'invitation de son père.

— Ah! c'est trop fort, en vérité. Et à quelle corvée te conviait donc ce père terrible?

— A une chasse dans les bois de Sennecé. Sa fille doit en être, m'a-t-il dit, et cela m'a fait peur; je ne peux pas souffrir qu'une femme me voie tirer... surtout si elle est jolie... Les jolies femmes sont si moqueuses! cela me gêne et je vise de travers à tout coup. Vous comprenez, ma tante, combien c'est désagréable devant témoins!

« Ce jeune homme vient d'acheter un limier sans pareil, affirmait M. Barance, en regagnant sa voiture; je suis fâché de ne pas l'avoir connu plus tôt.

— Le jeune homme?

— Non, le limier! j'en aurais joliment fait mon affaire; le mien n'y voit plus que d'un œil! Il est d'ailleurs de fort bon monde et je me propose de le voir plus souvent.

— Le limier?

— Non, le jeune homme! Il ne peut assister à notre chasse de lundi, mais il est invité comme nous à taquiner plus tard les sangliers de Chapaize avec tout le clan des Lubecque, et je compte bien qu'il y sera.

— Le jeune homme?

— Non, le limier! pour le jeune homme c'est sûr. Il est cousin au vingt-cinquième degré des Lubecque, qui ne lui pardonneraient point de manquer au rendez-vous. Il a deviné, sans doute, que la chose en vaut la peine, car je le soupçonne d'avoir un flair...

— Le limier?

— Non, le jeune homme. Il me produit bon effet. Ne trouves-tu pas sa conversation intéressante?

— Mais... il n'a rien dit, ce me semble.

— Devant toi, c'est possible: les hommes de quelque valeur ont toujours peur des jeunes filles; mais avec moi, quelle verve! d'ailleurs si la parole est d'argent, le silence est d'or, le silence...

— Est l'esprit des sots, dit-on. »

Cette réplique se perdit dans le bruit des roues sur les cailloux du chemin. Le trajet se fit rapidement et le grand-père, dont l'esprit s'inquiétait, se rasséréna en voyant sa petite-fille rentrer en bon appétit. Il crut devoir protester cependant contre ce qu'il appelait une équipée, et prétendit que si la voiture n'avait pas versé sur les routes détrempées, si les chevaux ne s'étaient point cabrés, aveuglés par la pluie, les voyageurs avaient, en vérité, plus de bonheur qu'ils ne le méritaient.

« Mais, ajouta-t-il, vous n'êtes pas les seuls fous de la famille; les Vallier, de leur côté, ont inventé de se mettre en branle par cet aimable temps. C'est un bateau qu'ils auraient dû fréter pour ramer jusqu'ici!

— Comment! cette fois encore, ma tante a laissé les jumeaux pour...

— Non, Antoinette et son frère André sont venus seuls. Ils paraissent fort contrariés de ne pas vous trouver; je leur ai offert, il est vrai, ma conversation et une place au coin de mon feu pour compensation. Mais cela ne leur suffisait pas sans doute, car ils n'ont guère fait que toucher barre, en promettant de revenir bientôt cependant, et j'ai insisté pour qu'Antoinette nous donnât alors quelques jours, ce qu'elle fera si sa mère l'y autorise. Ah! voici notre pasteur! Vous toussiez, ce me semble, cher curé? Attendez, je vais ordonner à Catherine de vous faire une tasse de guimauve bien sucrée, qui...

— Merci, merci, épargnez-moi, je me porte comme un charme et je voudrais bien qu'il en fût de même pour tous mes paroissiens. Malheureusement...

— Serions-nous menacés d'une épidémie à Charnay? interrompit le vieillard avec effroi.

— Non, mais la maladie frappe à plus d'une porte: Germain, le garde champêtre, commencé une pleurésie; le valet de ferme des Gaudois est en pleine fièvre cérébrale, et Marianne, la veuve, a dû s'aliter! Ah! la triste maison que la sienne! Le souvenir du mort qui vient de partir flotte



lugubrement sur ce foyer en deuil; la mère de famille, toute aux regrets du passé, fléchit devant l'avenir et se laisse écraser sous le fardeau du présent; les petits orphelins, frappés de stupeur comme si la mort s'approchait une seconde fois du seuil, se pressent l'un contre l'autre avec des larmes silencieuses... C'est navrant! Il faudrait là des secours de toute nature; et ceux que j'y puis porter sont bien insuffisants, hélas!

Un sourire ému de Paule répondit à la demande indirecte de M. Leclerc. C'était une promesse.

Il comprit et ajouta :

« Irez-vous bientôt la voir, mon enfant ? »

— Demain, monsieur le curé.

— Moi, demain je passerai la matinée chez l'armurier de Mâcon, et je filerai de là sur Châlon, où l'on annonce la mise en vente de plusieurs danois, fit Pierre Barance.

— Alors, s'il fait beau, tout à fait beau, dit l'aïeul, emmenez-moi. Je vous attendrai chez les Vallier, où je me ferai prendre mesure de gilets de flanelle et de ceintures de santé, j'en ai besoin.

Voici le soleil du lendemain; il luit splendide et chaud dans un ciel pur; les lézards, déjà frieux, quittent leurs trous, les grillons croient au retour de l'été et les sauterelles gambadent bruyamment. Les ceps de vigne aussi jouissent de la chaleur; les longues lignes de Mornans se dorment un peu plus entre les champs de luzerne divisés par leurs gigantesques haies, et le sang vermeil des grappes noires semble bouillir sous leur peau, d'heure en heure plus foncée.

M. Chauvel, empaqueté, entortillé, emmitoufflé emmaillotté comme pour un voyage en Sibérie, se fait mettre en voiture par Jacques, toujours silencieux. M. Barance, embarrassé d'une foule de soins se perd dans les détails et oubliera certainement quelque chose d'essentiel... ces étriers à faire allonger, cet éperon dont la molette va se détacher, cette dague qui a besoin de recevoir le fil, ces cartouches d'un calibre insuffisant, ce collier de chien qui n'est pas gravé, tant de choses enfin à réparer, à échanger, à remplacer! C'est à ne pas sortir des préparatifs, et M. Chauvel a « failli attendre! »

Heureusement il n'attendra point: à l'heure convenue, Pierre Barance s'assied en voiture à ses côtés, Jacques monte sans dire mot sur son siège, les chevaux secouent joyeusement la tête et les roues tracent leur sillage sur le sable de la cour.

M. Leclerc doit venir prendre Paule pour la conduire chez la veuve; mais un devoir plus pressant le réclame subitement ailleurs. Il en fait prévenir la jeune fille par Tony, l'enfant de chœur ébouriffé dont la tête touffue rappelle une araignée.

« Pour sûr, monsieur le curé se croit tout seul à savoir le chemin de chez la Marianne, fait-il en remarquant le désappointement de Paule; mais moi je m'en souviens bien, allez, puisque je

portais l'eau bénite à l'enterrement de son homme, et j'y conduirais la demoiselle tout aussi droit que si je possédais lunettes et bréviaire.

— Allons-y donc ensemble! » conclut Paule, facile aux promptes résolutions.

Et les voilà partis.

C'était si nouveau pour la jeune fille de se sentir ainsi responsable de ses faits et gestes, marchant dans son indépendance, qu'elle y prenait un plaisir enfantin. Tout l'amusait, depuis la mine fûtée de son guide aux cheveux révoltés, jusqu'à la curiosité des paysans, étonnés de la rencontrer en pareille compagnie.

« Ils voudraient bien savoir où nous allons; mais je ne leur y dirai pas, allez, demoiselle! affirmait Tony d'un air d'importance. La discrétion avant tout, je ne connais que ça, moi! »

Quoi qu'ils marchassent vite, ils n'avancèrent pas beaucoup, grâce aux allures capricieuses de l'enfant de chœur: tantôt il s'arrêtait au milieu d'un carrefour désert pour raconter à grand renfort de gestes, une histoire vraie de voleurs ou de revenants arrivée entre ces quatre chemins: le spectre ou le brigand arrivait par celui-ci, la victime s'approchait tout bonnement par celui-là, sans se méfier de rien... l'un avait élevé la voix comme ceci, l'autre, étendu les bras comme cela... etc., etc. Tantôt il écartait les feuilles mortes pour ramasser des noix, enveloppées encore des fragments de leur brou, qu'il offrait à sa compagne. Une autre fois, il lui proposait de se détourner un petit peu, un tout petit peu du chemin pour voir la roche « où il y a des trésors dessous », la fontaine « où il coule du sirop d'orgeat tous les cent ans pendant la nuit de Noël », ou quelque autre curiosité locale d'un aussi vif intérêt. Plus loin il secouait un « poironnier » pour en porter les fruits aux petits de la Madeleine, ces innocents!

Et de digressions en pauses, de temps d'arrêt en diversions, il allongeait si fort le chemin que Paule s'en aperçut et protesta.

« Bah! demoiselle, la malade vous a attendue jusqu'ici, elle vous attendrait bien encore, allez... le pauvre monde a la vie dure! Mais nous allons filer dru puisque vous le commandez: l'obéissance, la discipline, je ne connais que ça, moi! et je réponds toujours *amen* à mes supérieurs. »

Il n'a point dit *amen*, mais il presse le pas et résiste désormais aux tentations du chemin. Il prend même l'air sérieux avec lequel il sert la messe, et s'il rencontre quelque paysan qui lui dise :

« Bonjour, petit bonhomme, »

Il répondra distraitemment mais avec dignité :

« *Et cum spiritu tuo.* »

« Quand nous aurons sauté le pont du Petit-Moulin, tourné le mur à M. Fontaine et suivi la charrière borgne un quart d'heure, nous y serons! » affirme-t-il enfin.



En effet, Paule et son guide sautent le pont du Petit-Moulin, tournent le mur à M. Fontaine, suivent la charrière borgne un quart d'heure, et ils y sont !

C'est une maison basse, étroite et lézardée, au bord d'une mare où coassent des grenouilles ; la porte est entr'ouverte, mais les volets restent clos hermétiquement et l'obscurité règne dans l'intérieur. Paule y pénètre en tâtonnant ; d'abord ses yeux, éblouis par l'éclatante lumière du dehors, ne distinguent aucun détail dans cet ensemble noir ; mais peu à peu, s'habituant aux ténèbres, la jeune fille entrevoit un grabat sur lequel s'allonge une forme immobile ; des paroles incohérentes et inintelligibles, des plaintes rauques et sourdes s'échappent d'une bouche enfiévrée ; et parmi ces ombres, cette misère, cette souffrance, ce délire, une mignonne apparition gazouille, chantonne, sautille et semble voltiger sur le lit comme un feu follet.

C'est la plus jeune enfant de la malade.

« Où sont les autres ? » demanda Tony à la blonde, qui saute au bas du lit en écartant les cheveux d'or qui lui voilent le visage.

— Les autres ? Loulou et Tonton à l'école, c'est Thomas qui veut ; moi je garde maman ; et voilà Thomas avec l'herbe pour la tisane. Tra la la tra la la.

L'aîné de la famille rentrait portant une gerbe de petite centaurée.

Frère pour ses douze ans, il avait déjà cependant une physionomie virile et réfléchie... il se sentait déjà chargé d'une tâche prématurée, d'une responsabilité d'homme. Et ses grands yeux d'enfant, mélancoliques et profonds, avaient des regards qui n'étaient point de son âge... L'enfance n'existe pas pour quelques-uns ; le travail et la lutte commencent avec leur vie, et, sans avoir été protégés, ils sont appelés à protéger de bonne heure. Thomas était de ceux-là... comme tous les premiers nés des pauvres gens !

Il fit de poignantes réponses aux questions de Paule et leva pour elle un coin du voile qui cache des misères qu'elle ne soupçonnait pas...

La malade continuait ses rauques exclamations ; la petite fille s'était juchée de nouveau sur le grabat, et l'enfant chef de famille balayait l'âtre, allumait le feu et préparait le bienfaisant breuvage. Paule avait compté parler à une femme, à une mère ; d'avance elle lui tenait en réserve des consolations et des encouragements ; mais cette femme, cette mère, dans le délire de la fièvre, ne pouvait la comprendre !

Ce fut donc sur Thomas que la jeune fille reporta toute sa sollicitude. Elle trouva pour lui de douces paroles, de consolantes promesses ; elle sut donner ce qu'il fallait comme il le fallait, et l'enfant qui s'était roidi dans la lutte, qui s'était fait homme pour travailler et pour souffrir, redevenait enfant pour s'attendrir et pour remercier.

— Ah ! vous êtes bonne comme M. Lecomte-

Dumaine, madame ! fait-il avec des larmes joyeuses dans les yeux.

— Dis donc mademoiselle, nigaud ! lui souffla Tony.

— Mademoiselle, M. Lecomte-Dumaine ne parle pas mieux que vous.

— Vous connaissez le comte, mon enfant ?

— Je crois bien que je le connais, puisqu'il vient ici me faire écrire et calculer tout le temps que je perds mon école. Ah ! dame, ces vacances-là durent depuis la mort du père... et ça n'est pas des vacances de plaisir ! Je n'ai pas vu M. Lecomte d'aujourd'hui... sans doute elle aura eu sa crise... mais je ne m'étonnerais pas de son arrivée tout à l'heure. Il a si bonne envie que je fasse des progrès !

La perspective de cette rencontre troubla Paule, qui se leva vivement pour sortir, en promettant de revenir bientôt.

En quittant la chaumière, elle remarqua que le soleil baissait à l'horizon.

« Dame ! il commence à se coucher de bonne heure, sans doute il éprouve le besoin de se reposer, cet astre, il s'est tant fatigué tout l'été ! C'est égal, en nous pressant un peu nous aurons encore de l'avance sur lui. Seulement il ne faudrait pas nous en retourner par les chemins de tantôt. Si la demoiselle veut, nous y tirerons au plus court par la traverse. »

Naturellement, la demoiselle le voulut.

Après une marche assez longue, elle s'attendait à voir les blanches murailles de la maison paternelle apparaître enfin ; mais les sites familiers ne se montraient pas, et les marcheurs s'enfonçaient de plus en plus dans l'inconnu.

Un inquiétant soupçon vint à l'esprit de Paule.

« Êtes-vous sûr des chemins ? » demanda-t-elle au jeune guide, dont l'allure perdait visiblement de son assurance.

— Certainement, demoiselle, j'en suis sûr... sans être sûr, vous comprenez. Quand on n'a jamais passé par un endroit... Tenez, je parie que si nous tournions à main gauche... non c'est à main droite, plutôt... Ma foi, je crois qu'il vaut encore mieux filer devant nous. A la fin des fins, nous arriverons bien toujours quelque part.

Mais ce n'était pas « quelque part » que Paule voulait aboutir. Il lui tardait de se retrouver en pays connu et de regagner les ormes.

« C'est juste, moi aussi, je voudrais bien être chez nous ; même que si ça traîne encore, je risquerai de manquer l'heure de la soupe ! c'est pas mon habitude pourtant ; l'exactitude, la régularité, je ne connais que ça, moi ! »

Et le soleil baissait à l'horizon de plus en plus rapidement.

Paule, que l'impatience gagnait, refusa de se laisser conduire au hasard.

Quelques vigneron, encore au travail, chantaient non loin de là ; elle envoya l'enfant de chœur se renseigner auprès d'eux sur la direction



perdue et l'attendit, assise sur le tronc d'un bouleau renversé.

Elle se trouvait alors à la crête d'un monticule isolé dans la plaine; une construction bizarre le couronnait, moitié ruine et moitié forteresse, avec ses douves à sec, ses meurtrières obstruées et ses créneaux croulants. Ce donjon spectre avait fière mine encore, cependant: il cachait sa vétusté sous un manteau de lierre, et le soleil couchant empourprait ses vitraux de lueurs étincelantes.

Un reste de poterne, des vestiges de herse et de pont-levis disparaissaient sous une luxuriante végétation parasite, et, entre leurs débris, un sentier visible à peine donnait accès au manoir.

Paule, attendant le retour de son guide, examinait avec curiosité ces ruines qui s'obstinaient à vivre, ce sépulcre qui semblait abriter encore des vivants. Elle croyait voir le fantôme des siècles écoulés planant sur ces murailles; elle croyait entendre des bruits de guerre et de tournois; elle assistait en esprit à des sièges sanglants et à des fêtes chevaleresques; elle en arrivait enfin à perdre la conscience de la réalité pour se plonger dans l'idéal, quand un trivial incident la rappela au terre-à-terre de sa situation:

A quelques centaines de pas seulement, une bande de gars s'avancait bruyamment. Ils revenaient d'une « vogue » du voisinage, sans doute, à en juger par leur gaieté tapageuse. Paule eut peur de ces you you you! lancés par des gosiers villageois et de ces éclats de rire que répétaient les échos... autour d'elle, aucun buisson où se cacher, pas un pan de mur derrière lequel chercher un abri! rien que ce donjon, cette poterne, ce pont-levis qui semblaient lui dire:

« Viens! »

Sans réfléchir ni balancer, elle franchit en quelques bonds la distance qui l'en séparait et disparut dans les ruines. Elle s'arrêta palpitante pour écouter... les cris et les chants s'étaient rapprochés... tout près d'elle, sur le chemin, les jeunes gens s'arrêtaient et une discussion violente paraissait devoir les attarder là.

« Quel contre-temps! » murmura Paule en pâlisant un peu.

Elle voulut allonger la distance entre elle et ce groupe tapageur et continua d'avancer.

Un jardin séparait le donjon des fossés, et toute la vie, toute la gaieté de cette ruine s'étaient concentrées là; il la rajeunissait vraiment, avec ses roseraies odorantes, ses massifs multicolores, ses arceaux de clématite et de jasmin.

Paule s'y enfonça longeant le manoir, l'attention partagée entre l'épanouissement du dehors et les provocants mystères de l'intérieur.

Tantôt une porte entr'ouverte, avec un écusson mutilé en guise de fronton, lui laissait voir un escalier de pierre tournoyant dans une tour;

tantôt elle devinait le salle des gardes, dont les croisées, presque à fleur du sol, lui permettaient de chercher la cheminée monumentale dont l'âtre ne se réchaufferait jamais peut-être. Elle marchait de plus en plus intéressée à chaque pas, et elle allait avoir fait le tour du donjon, quand elle s'arrêta brusquement.

Une voix d'homme, sonore, mais contenue, fredonnait tout près d'elle un refrain monotone et mélancolique, semblable à ces berceuses naïves qui endorment les enfants. Cette voix lui arrivait par une fenêtre béante, une fenêtre du rez-de-chaussée, tout enguirlandée de vigne vierge aux rameaux empourprés. Un vieil if lui faisait un rempart naturel contre les vents, et à cette heure de la soirée, le soleil y lançait abondamment ses derniers rayons.

Ils se jouaient dans les profondeurs d'une haute salle où les flaque d'ombre et de lumière alternaient bizarrement; une antique tapisserie, reste des splendeurs d'autrefois, en couvrait les murailles; un bahut de vieux chêne, souvenir des premiers possesseurs, s'y dressait avec ses sculptures naïves, et, sur un fond de velours sombre, un christ d'ivoire, en pleine lumière, étendait ses bras sanglants et penchait sa tête divine.

Cachée par les rameaux de l'if, Paule vit tout cela d'un coup d'œil. Elle allait se retirer discrètement toutefois, quand les éclats de la dispute villageoise, de plus en plus animée, la retinrent immobile. Alors, de nouveau, elle plongea le regard dans la chambre mystérieuse.

La voix masculine y continuait sa balancelle, baissant de plus en plus, comme si l'enfant qu'on voulait endormir eût enfin fermé les yeux. L'enfant!... Paule l'entrevit alors par un mouvement involontaire.

C'était une femme de grand âge, vêtue de noir, à demi couchée dans un fauteuil séculaire. Ses paupières brunes s'étaient fermées pour le sommeil, contrastant avec la blancheur de son visage d'une pâleur mate; ses cheveux blancs, touffus encore et dénoués, lui formaient une auréole d'argent, et ses mains, qu'agitait parfois un tressaillement convulsif, retenaient une main d'homme.

L'autre main de cet homme balançait un bouquet de plumes sur le front de la dormeuse pour en écarter les insupportables mouches de septembre, et ce bouquet semblait battre doucement la mesure de l'air murmuré par le chanteur.

Celui-ci crut entendre un bruit léger du côté de la fenêtre; il tourna la tête: Paule le reconnut.

C'était Henri Lecomte, le comte du Maine, comme disait la jeune fille.

MÉLANIE BOUROTTE.

(A suivre.)



## SOIRÉE D'HIVER



Au coucher du soleil, toute la forêt semble  
Dans le recueillement. Touffes de chênes roux,  
Petits genévriers, maigres buissons de houx  
N'ont pas dans la lumière une feuille qui tremble.

On n'entend qu'un oiseau, travailleur attardé,  
Dans le canton lointain des châtaigniers antiques ;  
On écoute à travers les grands bois pacifiques  
Le pivert, dont le bec fait un bruit saccadé.

Étrange oiseau, connu de cet homme qui passe  
Dans la lueur tranquille et pure du couchant :  
Ce n'est pas un vieillard qui se traîne en marchant,  
Dont l'échine se courbe et dont la jambe est lasse ;

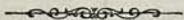
C'est un rude piéton sortant de la forêt,  
Tout chargé de bois mort. — Son pas ferme s'allonge ;  
Il a vu le soleil comme une grosse orange  
Qui, là-bas, s'enfouit dans l'herbe et disparaît.

Il marche allègrement. Le fond du cœur rumine  
Quelque chose d'heureux... Dans le ciel clair et froid  
Monte un fil de fumée, un long fil bleu tout droit...  
Son vieux masque rugueux et tanné s'illumine...

Dans ce pli du terrain où finit l'horizon  
Il n'arrivera pas avant la nuit, peut-être ;  
Mais il a sur l'épaule un riche feu de hêtre  
Pour égayer les coins de toute sa maison.

Là, sous un toit moussu, fenêtre et porte closes,  
À l'heure du berceau, les enfants réjouis,  
Ouvriront de grands yeux par la flamme éblouis  
Quand il déchaussera leurs chers petits pieds roses.

ANDRÉ LEMOYNE.



## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

## POIRES À LA CRÈME

Prendre, autant que possible, des poires qui ne deviennent pas rouges en cuisant. Les faire bouillir dans un sirop de sucre très-léger; lorsqu'elles sont cuites à point, les piquer avec des amandes douces coupées en quatre, et lorsqu'elles sont rangées dans le compotier verser dessus une crème à la vanille. Les poires doivent être tièdes. On peut faire des pommes de la même façon.

## PUNCH AU LAIT

Faites macérer, pendant deux jours, une douzaine de citrons dans deux litres d'eau de vie. Faites un sirop de 750 grammes de sucre, auquel vous ajouterez, lorsqu'il sera prêt d'être achevé, le jus des citrons et une muscade râpée. Mélez ensuite à l'eau de vie bien filtrée; ajoutez un litre de lait nouveau bouillant. Passez à la chausse et mettez en bouteille après avoir laissé refroidir.



## REVUE MUSICALE

PAUL ET VIRGINIE. — LES ITALIENS.

Qui n'a gardé dans son souvenir le poème charmant de Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*? Qui n'a évoqué, à ses heures de recueillement, ces situations enchanteresses des deux enfants, serrés l'un contre l'autre sous les ombrages des forêts vierges? qui n'a entendu ces confidences si pures, ces sentiments si naïfs et si naïvement exprimés? qui n'a vu courir les deux enfants à travers bois et bruyères à la recherche d'une fleur ou d'un papillon? Ah! nous le savons tous par cœur, ce livre dont M. Massé, l'illustre compositeur, vient de faire la plus poétique des élégies musicales!

Rien n'est plus simple, plus naturel, plus attendri que le duo des deux mères, rêvant le bonheur de leurs enfants, tout en filant le coton. Quelle grâce dans cet entretien maternel, et comme la sait bien reproduire cette phrase harmonieuse :

Ainsi leur enfance heureuse  
Prépara leur chaste amour,  
Comme une aube radieuse  
Annonçant un plus beau jour.

Ceci nous rappelle les vieux poètes bucoliques qui ont créé tant de jolies choses, dont hélas! on ne se doute pas aujourd'hui. La plainte du pauvre serviteur Domingue est pleine d'une émotion qui gagne les auditeurs :

N'envoyez pas le jeune maître  
Vers les pays lointains,  
Les flots le garderaient peut-être,  
Les vents sont incertains.

Ici se trouve un chœur qui se chante dans la coulisse. Il semble que la mélodie en soit voilée. La spirale des basses, qui en dessinent le contour, paraît tracer le sillage du navire qui apporte aux exilés un écho de la patrie lointaine. Il y a dans ce chœur quelque chose de mélancolique qui dispose l'âme aux événements qui vont suivre.

Rien n'est adorable comme le duo de Paul et de Virginie, tous deux abrités sous la feuille gigantesque du bananier :

Par quel charme, dis-moi, m'as-tu donc enchanté?  
Je m'interroge en vain et ne saurais le dire.  
En te voyant, je crois que c'est par ton sourire;  
En t'écoutant, je crois que c'est par ta bonté.

Il faut citer aussi la fin du premier tableau, qui consiste en un trio un peu en forme de cantique :

Les cœurs que Dieu lui-même inspire  
Dans l'innocence des champs,  
Trouvent bien ce qu'il faut dire  
Pour émouvoir les méchants.

On dirait un morceau religieux, tant la forme en est ample.

Peut-être eût-on préféré une couleur plus en harmonie avec la simplicité rustique des personnages et du sujet.

Le second tableau est moins coloré, moins entraînant; il s'y trouve une bamboula qui n'a produit qu'un faible effet. La scène où Virginie vient demander à Sainte-Croix la grâce de son esclave rebelle est une des plus charmantes inspirations de l'auteur. Le refrain surtout est délicieux :

Pardonnez-lui.

Cette mélodie est couronnée par un grand ensemble d'une allure toute magistrale.

Nous terminerons l'acte par la chanson de la négresse :

Parmi les lianes  
Au fond des Savanes,  
Le tigre est couché...

qui est pleine de vocalises et de brusqueries sauvages.

Dans le deuxième acte, la chanson de Domingue a fait éclater la salle en applaudissements :

L'oiseau s'envole  
Là-bas, là-bas!

Cette pièce, d'une simplicité et d'une délicatesse admirables, est véritablement exquise. La voix de l'interprète se pénètre si bien du sentiment qu'il exprime, que le public semble le ressentir et que son admiration se traduit par des bravos frénétiques.

Ici se termine la couleur si douce et si sobre de l'épilogue. Le drame passionné, les émotions violentes vont lui succéder.

Le duo entre Paul et sa mère débute par une phrase éminemment pathétique :

Oh! ne brise pas mon courage!

le morceau se soutient dans cette gamme passionnée jusqu'à ce que le jeune homme, épuisé par cette lutte douloureuse, tombe dans les bras de sa mère et va cacher sa tête dans son sein. C'est l'orchestre qui achève, dans une péroration des plus émouvantes, ce que les paroles du pauvre enfant ne pouvaient plus traduire.



Le quatuor qui suit, avec sa belle et grande phrase :

Sa vie est sous ma garde...

puis le duo de Paul et Virginie :

Ah ! laisse-moi te suivre

Sur le vaisseau qui va l'emporter loin de nous.

Ce morceau est la situation capitale de l'œuvre. Ici Virginie chante une mélodie qui se retrouve plusieurs fois dans la partition. C'est d'un effet triste et ravissant qui a jeté l'auditoire dans une agitation douloureuse, difficile à traduire.

Le troisième acte commence par une chanson de négresse, très-originale, et qui a été redemandée.

La scène de la lettre a été traitée avec beaucoup de grâce et de naïveté :

Chère mère, vous m'avez dit

De vous mander les jours de joie

Où de chagrin que Dieu m'envoie...

puis un ensemble doux et tendre se termine par la phrase du serment :

Par le ciel qui m'entend, par l'air que je respire...

on s'attend au dénouement; c'est le naufrage du Saint-Géran et la mort de la pauvre Virginie.

Le public attristé s'en va les larmes aux yeux.

C'est un devoir pour nous de remercier M. Vizenini, directeur du Théâtre-Lyrique, des efforts qu'il a faits pour entourer cette œuvre musicale de tout l'éclat qu'elle méritait. M. Capoul et mademoiselle Ritter ont su, par leur talent sympathique, conserver aux deux caractères de Paul et Virginie leur physionomie si fraîche et si poétique, et les applaudissements enthousiastes du public les ont bien justement récompensés.

En résumé, *Paul et Virginie* est un immense succès; succès que nous sommes d'autant plus heureux d'enregistrer qu'il est dû au talent d'un de nos anciens collaborateurs, M. Victor Massé, dont nous avons publié plusieurs opérettes spécialement composées pour nos abonnés. Cette nouvelle partition achève de le placer dans les plus hauts degrés de l'échelle artistique.

Le théâtre Italien a de grandes difficultés à vaincre; les cantatrices célèbres ne font qu'effleurer le sol parisien, pas une ne nous reste: les sommes immenses qu'on leur offre à l'étranger les font fuir à tire-d'aile. Il faut des noms sonores pour attirer le public; il faut des créations nouvelles pour attirer les talents.

Le nouveau directeur du théâtre Italien,

M. Escudier, en homme habile et intelligent, a su se garer des écueils; en produisant aux clartés de la rampe un nom aimé de tous les spectateurs de goût, il a fait œuvre de maître. Mademoiselle Borghi-Mamo a paru récemment dans Rosine, du *Barbier*. C'était une tâche difficile, dont la jeune cantatrice s'est admirablement tirée: sa voix est vibrante, juste et étendue; elle a dit avec beaucoup de grâce les vocalises de la Cavatine, où tant d'habiles chanteuses avaient échoué avant elle; elle s'est fait applaudir enfin de l'auditoire le plus difficile de nos scènes lyriques. Nous avons entendu aussi avec une vive émotion madame Sanz, dans le rôle d'Aucena du *Trovatore*. Elle a une belle voix, soutenue par un remarquable talent de tragédienne.

Nous devons encore parler d'un nouveau début qui fait bruit dans le monde musical, celui de mademoiselle Emma Albani, qui vient d'obtenir devant le public parisien la consécration de sa renommée. Après une absence de quatre années, employées à parcourir avec succès les principales villes de l'étranger, la diva nous est revenue avec un talent de premier ordre.

Douée d'un organe magnifique, d'une pureté et d'une égalité parfaites, mademoiselle Albani s'est de plus affirmée comme une artiste consommée par le style, la sensibilité et le goût exquis de sa méthode.

Dans le rôle de *Lucia* elle a été couverte de fleurs et applaudie comme elle le méritait par un public enthousiaste. Madame la maréchale de Mac-Mahon, qui assistait à la deuxième représentation, a chargé M. Escudier de transmettre ses félicitations à la célèbre cantatrice.

La reprise de *Rigoletto* a permis de mieux juger encore toute l'ampleur et le charme de la voix de l'Albani. Malgré le souvenir que la Frezzolini avait laissé chez les habitués de la salle Ventadour, la nouvelle cantatrice a déployé, dans le rôle de Gilda, toute la supériorité de son talent. Applaudie avec enthousiasme, après le magnifique duo avec Rigoletto: *Che temete, padre, dro veglia*, elle s'est surtout révélée par la manière à la fois si savante et si exquise, dont elle a chanté tous les morceaux du deuxième acte. Le quatuor du quatrième acte a été nécessairement répété.

Bref, l'éminent directeur est certainement plus capable que tout autre d'arracher son théâtre à cette torpeur monotone dans laquelle il s'est engourdi si longtemps. Nous sommes donc appelés pour cet hiver à voir refluer, pour la salle des Italiens, ces succès d'autrefois dont toute la France était émue.

MARIE LASSAVER.



## CORRESPONDANCE

## LETTRE D'UNE INCONNUE A JEANNE ET RÉPONSE DE JEANNE A CETTE INCONNUE

Mademoiselle,

Je ne puis plus penser à autre chose... cela m'est venu un soir que les cheminées fumaient et que j'avais le spleen.

Ce spleen, je l'éprouve encore ! cette pensée, elle me possède plus que jamais et j'y cède aujourd'hui ; c'est celle de vous écrire.

Je le sais bien, mademoiselle, vous avez mieux à faire que de déchiffrer mes pattes de mouche ; vos devoirs, grands et petits, absorbent la majeure partie de votre temps ; vos amitiés et vos relations s'emparent du peu qu'il vous en reste ; c'est donc bien ambitieux à moi d'en vouloir distraire une parcelle à mon profit. Aussi ai-je résisté d'abord à cette tentation : mais elle persiste avec tant de force que j'y soupçonne maintenant une inspiration de mon bon ange... et me voici, la plume en main, devant quatre pages blanches que j'aurai le courage de noircir... peut-être.

Je pourrais cependant résumer ce que j'y vais tracer en un gigantesque point d'exclamation qui voudrait dire :

« Hélas ! »

Mais comme vous n'en devineriez pas la cause ; comme il vous faut quelques explications pour m'accorder la compassion que je mérite, pour m'envoyer le secours que j'implore, je vous demande la permission de vous faire mes confidences :

Mademoiselle, je m'ennuie !!!

Je m'ennuie dans tous les modes et sur tous les tons !

Je m'ennuie le matin, à midi et le soir !

Je m'ennuie debout, assise et couchée !

Je m'ennuie dans la veille et dans le sommeil !

Je m'ennuie en dedans et en dehors !

Je m'ennuie enfin si lourdement, si sombrement et si complètement que c'est à n'y plus tenir. Je me sens devenir bête ; je suis menacée de tourner à l'aigre ; et une fois bête et méchante, je ne puis manquer de me métamorphoser en laideron. C'est écrit !

Je sais qu'il est honteux de s'ennuyer et humiliant d'avouer son ennui... c'est comme si l'on signait une déclaration de paresse ou d'incapacité.

Mais, quand l'on en poursuit la guérison, il faut bien découvrir son mal au médecin choisi pour le guérir... or, mon médecin, si vous y consentez, ce sera vous, mademoiselle ; vous, en contact incessant avec des milliers de jeunes filles ; vous qui recevez assez de menues confessions pour avoir acquis une expérience prématurée.

Voici donc mon pouls ; tâtez-le ; mettez votre main sur mon cœur ; interrogez mes yeux jusqu'au fond, je ne les baisserai point pour vous empêcher d'y lire... Vous devinez mon tempérament ; vous pressentez mon caractère, peut-être ?

Voulez-vous maintenant que je vous tienne au courant de mes habitudes ?

Oui ?

Je commence :

J'ai seize ans. Joli âge ! direz-vous. Ah ! bien oui ; pour ce que j'en fais, il vaudrait autant...

Je n'ai pas eu le bonheur de connaître ma mère... Ah ! si elle était là, je sais bien que je ne m'ennuierais jamais, qu'il fleurirait toujours des roses sur ma route et des joies dans mon cœur.

Mon père m'adore et je le lui rends bien. Cela devrait suffire à mon bonheur, et c'est trop d'exigence que de désirer autre chose, n'est-ce pas ?

Ce bon père n'a pu se résigner à me mettre en pension ; il a besoin de ma présence continuelle, qui lui rappelle ma mère. Il s'est également refusé à admettre une étrangère dans notre intérieur, et je n'ai pas eu d'institutrice. Avec un dévouement infatigable, il a pris soin tout seul de mon éducation, s'efforçant de me remplir l'esprit de connaissances variées.

Il n'y a point perdu son latin, parce que je le lui ai laissé tout entier pour son usage personnel. Il n'a pu m'enseigner la musique, attendu que sa voix est faussée et qu'il ne joue d'aucun instrument ; l'insuffisance de mes dispositions pour le dessin l'a contraint à en abandonner la culture inutile ; mais j'ai dû me résigner à des études plus sérieuses et je suis devenue assez forte, dit mon père, en différentes matières qui ne m'amusement pas, oh mais, pas du tout ! d'autant plus



que je trouve rarement à les appliquer à la vie pratique. La vie pratique ! est-ce comme cela qu'on dit, mademoiselle ?

J'aime la lecture. Je l'aime trop, sans doute, car ce goût inquiète mon père ; il a mis sous clef une partie de sa bibliothèque. Je lui en veux même un peu, car cette défiance n'est pas justifiée ; je vous jure que je n'aurais jamais la fantaisie de lire même le titre d'un livre interdit ; le fruit défendu ne m'offre aucun attrait. J'ai bien à ma disposition une partie de Walter Scott et de Cooper, plusieurs romans anglais et américains, et la plupart de ceux qu'a signés Frédérica Bremer ; mais je sais tout cela par cœur à présent, et notre situation de fortune ne me permet pas l'achat fréquent de nouveaux livres. Mes lectures sont donc très-restreintes, et si je ne puisais pas quelques consolations dans le *Journal des Demoiselles*, je serais, en vérité, la fille de seize ans la plus déshéritée que l'on pût rencontrer.

Ce cher journal, avec quelle impatience je l'attends ! pendant quatre semaines et deux jours de chaque mois je rêve à ce que va contenir le prochain numéro ; arrive-t-il, je le dévore d'un trait, et me voilà de nouveau pour quatre semaines et deux jours à la diète. On devrait bien nous l'envoyer trois cent soixante-cinq fois par an. Persuadez-le donc à l'administration, mademoiselle.

À défaut de lecture, si je me réfugiais dans la causerie, peut-être y trouverais-je quelques distractions ; mais cela aussi m'est à peu près interdit : nous habitons, à la campagne, une maison isolée que l'on ne visite guère et d'où nous sortons assez rarement. Dois-je le regretter beaucoup ? Non, si j'en crois quelques mondaines sincères que j'ai rencontrées par hasard : « Aujourd'hui l'on ne sait plus causer, disent-elles, et quand l'on a sacrifié quelques heures, chaque jour, aux propos oiseux, aux cancanes de salon, en vérité, l'on ne fait pas ses frais. »

Si les arts me manquent, si la lecture me fait presque défaut, si l'absence de relations sociales me condamne au mutisme, je pourrais, me direz-vous, me livrer au culte consolant et fructueux de la poésie à friser, des plumeaux ou de l'aiguille.

Eh ! mademoiselle, je ne demande pas mieux ! Que l'on m'initie aux mystères des sauces blanches et des sauces noires ; que l'on me plonge dans les émotions de la lessive ; que l'on me sacre ménagère avec le plumeau, l'araignoire ou l'aiguille à repriser, en guise de sceptre, j'en bénirai le ciel !

Mais le moyen de pénétrer dans le jardin des Hespérides du ménage, quand le dragon en garde l'entrée ?

Le dragon, c'est Dorothée, femme à barbe, d'âge mûr, au service de ma famille depuis trente ans. Elle ne s'est pas habituée à me voir grandir,

cette Dorothée ; elle me croit toujours à l'âge de cinq ans, en vérité ! Que j'apparaisse au seuil de sa cuisine avec le respectable désir de tourner au cordon bleu :

« Mademoiselle va se tacher ! mademoiselle va se brûler ! mademoiselle va renverser la marmite ou faire tourner la sauce ! »

Et mademoiselle s'enfuit épouvantée devant les catastrophes qui la menacent à l'angle des fourneaux.

Que j'essaye d'épousseter un meuble, de draper un rideau, de ranger une armoire :

« Mademoiselle va casser cette glace ! mademoiselle va se salir les mains ! mademoiselle va tout bouleverser dans la maison ! C'est une ruine pour les ménages quand les petites filles jouent à la dame ! »

Et la pauvre « petite-fille » se réfugie dans le cabinet de son père, qui lui fait réduire un plan ou collectionner des calculs scientifiques.

Pendant cette agréable occupation, ses regards errent parfois autour d'elle comme pour chercher un point lumineux à l'horizon... mais l'horizon est à cinq mètres de là, construit en pierres de taille et habillé d'un papier prune, une affreuse couleur, mademoiselle, la plus mélancolique de toutes après le noir ! le papier prune se dissimule par endroits sous une carte fumée du département, sous un plan jauni de notre propriété, sous un râtelier chargé de pipes respectables qui ont servi longtemps ; mais le papier prune n'en est pas plus gai ni l'horizon de pierres de taille non plus !

Tandis qu'au dedans les plumes crient sur les cahiers, au bruit monotone de la pendule, qui retarde, au dehors une plaine immense entoure la maison, sans autres accidents de paysage que des tas de pierres lugubres par-ci par-là, derniers débris d'une ville romaine. Les antiques démolitions encombraient le terrain : pour le débayer on en a fait des amas plus ou moins réguliers : ce sont les pyramides de ce désert.

Sous le soleil torride de juillet, ces pierres sèches, ces champs uniformément jaunes, font éprouver aux yeux une sensation de brûlure ; au printemps, lorsque ailleurs les rameaux fleurissent ; en automne, quand, plus loin, les forêts se parent de splendides couleurs, ces sillons à peine verdoyants ou vœufs de leurs épis, ces ruines, témoins muets d'une opulence éteinte, serrent le cœur et font soupirer ; mais en hiver, oh, mademoiselle ! en hiver, c'est indescriptible !

Imaginez, si vous le pouvez, un ciel gris et bas qui pèse sur cette terre sans arbres, une pluie froide et continue qui transforme en lac cette région désolée, des rafales qui gémissent tournoyantes et font crouler les pyramides avec des bruits sinistres... ou bien un immense linceul couvrant cette mort, un linceul tout blanc ponctué de noir par les corbeaux !... Imaginez cela et plus encore...



Voyez, en face de toutes ces désolations, votre correspondante anonyme, la tête appuyée sur sa main, le regard perdu dans l'espace, et le bâillement, puisqu'il faut l'appeler par son nom, le bâillement sur les lèvres!

Oui, mademoiselle, je bâille incessamment, au risque de me déformer la bouche! Je bâillerais même en vous écrivant si c'était moins impoli! mais, soyez certaine que je ne bâillerai pas en vous lisant, si vous me faites l'honneur de me répondre! et, quand vous m'enverrez le remède à ce bâillement perpétuel, comptez sur la reconnaissance infinie de celle qui vous supplie de publier sa requête et votre réponse; son mal étant celui de quelques autres femmes, votre « ordonnance » pourra leur servir également.

MARIE M. DE M.

En effet, chère inconnue, j'ai peu de loisirs; mais mon temps et mes sympathies appartiennent d'abord au *Journal des Demoiselles*, et je ne trouve jamais qu'il soit trop matin pour me lever ou trop tard pour me coucher quand il s'agit de causer avec ses abonnées.

Je vous écris à la lueur de ma lampe matinale: le programme de ma journée est tellement chargé que, si j'avais attendu la clarté du soleil, j'aurais couru grand risque de voir ma réponse ajournée.

Or, je ne veux pas que vous languissiez après elle au point de vous « déformer la bouche dans le bâillement, la tête sur votre main et le regard perdu dans l'espace. »

La rêverie et le spleen sont dangereux à tout âge, au vôtre surtout, et puisque vous me faites l'honneur de me traiter en sœur aînée, j'accepterai ce rôle affectueux pour vous parler avec le sérieux et l'autorité que me donne ce droit d'aînesse.

Je gérais sur votre triste sort, croyez-le bien, s'il me semblait sans remède, et surtout s'il n'était pas en quelque sorte voulu.

Eh! oui, charmante inconnue, à votre âge, avec votre imagination et votre caractère, est-ce qu'on s'ennuie à ce point si l'on n'y met pas un peu de bonne volonté?

Voyons, sincèrement, êtes-vous déshéritée autant que vous paraîsez le croire?

L'éducation un peu masculine que vous avez reçue vous crée de précieuses ressources intellectuelles: car, je le devine, malgré votre modestie, vous savez comprendre autre chose que des réductions de plans et des calculs algébriques. Vous pouvez donc vivre beaucoup par l'intelligence!

Si les arts vous manquent, la poésie vous reste.

Non pas celle qui se résume en strophes rimées: ne fait pas des vers qui veul! mais celle qu'on sent, qu'on éprouve, qu'on chante, qu'on pleure; celle qui, jaillissant de notre cœur, se répand sur toutes choses autour de nous; celle qui, planant sur le monde extérieur, nous en arrive pour nous pénétrer l'âme! C'est la vie du cœur.

Prenant sa source dans la foi, elle ensoleille les intérieurs sombres, elle féconde les rameaux desséchés, elle rajeunit les ruines et fait parler le silence. C'est elle qui agrandit les petites tâches et embellit les devoirs arides...

Devant elle, jeune amie, la barrière de papier prune tombera pour laisser votre horizon, borné hier, se prolonger sans limites, parce que, sur cet horizon, se lèvera l'aurore du pur amour.

Dans cet amour divin, toutes vos tendresses de la terre s'épanouiront rafraîchies:

Vous aimerez votre père saintement, c'est-à-dire de l'amour qui donne sans calcul, se dévoue sans réserve et se suffit à lui-même!

Vous aimerez votre prochain assez pour marquer un noble but à vos pensées, à vos aspirations, à vos actes! assez pour que cet amour répande sur vos journées un charme qui en éloignera le vide et l'ennui!

Vous vous aimerez vous-même, enfin, moins pour la terre que jalouse de votre bonheur en l'autre vie, c'est-à-dire pour embrasser le devoir et utiliser chrétiennement votre passage ici-bas!

Et dites-moi s'il restera quelque lacune où garder l'ennui dans une intelligence aussi occupée, dans un cœur aussi plein?

Je sais bien que l'on ne peut constamment planer sur les hauteurs, s'exalter en des sentiments sublimes et tenir son arc tendu. Nous sommes des êtres doubles. Dieu l'a voulu ainsi pour notre humiliation. Quand la part de « l'ange » est faite, la bête réclame ses droits. Il lui faut des plaisirs, des distractions, des devoirs à sa portée. Je résume tout cela dans un mot:

Le travail manuel!

Le travail manuel est à la fois une obligation, un refuge, une consolation, une récompense, voyez-vous!

Et ne croyez pas à son influence stupéfiante sur l'imagination, sur l'intelligence: il les stimule, au contraire.

Quand l'esprit et le corps sont occupés à la fois, il s'établit dans l'être humain un équilibre, une pondération, qui décuplent ses forces.

Occupez donc vos doigts, petite sœur cadette. Armez-vous de courage pour affronter le dragon Dorothee et ne vous laissez pas anéantir par ses bonnes mais inintelligentes intentions. En descendant par instant des hauteurs spéculatives, initiez-vous au terre à terre de la cuisine, de l'office et de la lingerie. L'aiguille, la navette, le crochet, les...

Mais j'oubliais... ces instruments de travail vous sont moins familiers que l'équerre et le compas; vous savez mieux relever une erreur mathématique, sans doute, qu'une maille tombée, et votre éducation est à faire entièrement sous ce rapport.

Hélas! qui s'en chargera dans votre solitude?

Je voudrais bien répondre: « Moi! » mais...

Eh bien, oui, au fait; pourquoi pas? Oui, ce









# Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Modes de Paris, Rue Dionot, 2.

Coutures de M<sup>me</sup> Bréant-Castel 49, r. du 4 Septembre - Fourcades du Compagnie des Indes  
r. de Grenelle S<sup>t</sup> G<sup>ermain</sup> 42 - Machines à coudre Wheeler & Wilson, 70, Boulevard Sébastopol.



sera moi, ma jeune amie, par l'organe d'un petit livre, véritable encyclopédie des travaux féminins. Il en est à sa cinquième édition en très peu de temps; c'est vous dire de quelle notoriété il jouit maintenant.

Le *Manuel du Journal des Demoiselles* ne se contente pas d'indiquer les travaux et leur meilleur mode d'exécution; il ne fait pas seulement voir les choses à l'intelligence, il les montre aux yeux avec le secours de trois cent cinquante vignettes admirablement dessinées. Rien d'omis.

Ni la pose des doigts ni la situation des instruments de travail, des laines, des fils, des soies, des étoffes, etc., etc. Les auteurs supposent que leurs lectrices n'ont jamais tenu ou vu tenir une aiguille, une navette ou un crochet; ils commencent réellement par l'alpha, et la nomenclature qui suit est si détaillée, si multiple, si complète, qu'elle éloigne étonnamment l'oméga; on n'y arrive qu'à travers l'acquisition de tous les talents manuels féminins.

Oui, chère inconnue, tous y passent :

Tapisserie, tricot, filet, frivolité, crochet de tous genres, impressions sur étoffes, chiffres, marques, broderies, jours, dentelles, appliques et passementeries de tous styles, fleurs de laine, relevé des patrons, confection des vêtements, incrustations, blanchissage des dentelles, etc. J'en passe et des meilleurs.

L'édition est belle, avec des vignettes d'une clarté merveilleuse et des caractères excellents. C'est un trésor que ce petit livre.

Ah ! mon Dieu ! je puis bien le dire sans scrupule, car je n'y ai pas trempé le moins du monde ! et, tenez, je ne ferais pas plus de façon si j'en étais l'auteur, car ce livre-là est une bonne œuvre, une œuvre d'utilité publique, et, croyant servir la société, je le signalerais, même au péril de ma modestie.

Donc, puisqu'il est convenu que je suis aujourd'hui votre sœur aînée, permettez-moi de vous offrir ce manuel avec un assortiment de laines, de fils, d'aiguilles, de crochets, etc. Servez-vous de tout assidûment et vous rendrez service aux autres et à vous-même; vous supprimerez les mémoires d'ouvrières, vous « entretiendrez l'amitié par les petits cadeaux », vous remplirez joyeusement et utilement de ternes matinées, des midis moroses, des soirées fumeuses; vous conjurerez enfin pour jamais ce mortel ennemi de l'intelligence, de la santé et de... la beauté :

Le bâillement !

Telle est mon « ordonnance ». Puisse-t-elle vous servir !

Je vous l'adresse, chère inconnue, avec toute la sympathie de votre dévouée,

JEANNE.

## MODES

La tunique Bretonne est un modèle gracieux et bien approprié aux jeunes filles. Il faut l'exécuter en tissu de laine souple, en cachemire de l'Inde ou cachemire d'Ecosse, par exemple. Voici le détail d'un costume avec cette tunique : Le jupon est en soie ou en velours, de la nuance du cachemire ou noir.

La tunique, en cachemire, a, par devant, un plastron d'étoffe semblable au jupon, et sur lequel elle s'attache de chaque côté par des boutons non apparents, placés en dessous. Les bords de cette tunique sont ornés, tout le long, ou de petits boutons plats de la nuance du cachemire, brodés de soie blanche et placés *touche à touche*, ou d'une broderie blanche, ou simplement d'un galon blanc et encore d'une rangée de petits sequins de nacre dépassant les bords. Le plastron, tout uni, est traversé deux fois dans sa largeur, par une bande brodée de soie blanche (au plumetis ou au point russe). L'une, placée en haut, à 10 centimètres du cou; l'autre à la même distance du bas.

Quant on veut ouvrir la tunique, on rentre le plastron sous la bande du haut, et cela fait une petite ouverture carrée très-suffisante. Les lés de devant sont très-plats; ceux de derrière, très-tendus, forment une draperie serrée et retenue, à 25 centimètres de la taille, par une autre bande de broderie blanche, qui se reproduit en revers sur les manches et sur les poches, si on les aime. Ces poches seront intérieures et brodées sur la fente d'entrée. Le bord de la tunique est liséré de blanc, en cachemire ou en popeline de soie. Paletot cintré derrière, long et très-étroit, simplement liséré de blanc. Col, revers et patte dans le dos, brodés de blanc. Boutons idem.

Pour deuil, sur cachemire de l'Inde noir, avec jupon de faille, ce costume a beaucoup de cachet. En gros vert, jupon de soie de même nuance, lisérés et broderies blanc de tilleul; c'est très-distinct. En couleur claire, pour la saison prochaine, ce sera fort élégant. En costume ordinaire, également pour les jeunes personnes, la forme *Laveuse* est aussi très-adoptée. Le jupon



est généralement noir. La robe, que je suppose grise, unie, sera faite princesse pour le haut. Dans le bas, elle sera retournée sur elle-même en formant un envers haut de 40 à 50 centimètres. Si l'étoffe a un revers, il faudra faire une couture à l'intérieur. Par derrière, à la suite de la taille, sera placé un très-large nœud double en pareil, qui doit repasser en dessous de la jupe, dont il soutient et réunit l'ampleur, en laissant pendre deux larges pans. Ces pans, ainsi que les nœuds et le haut du revers, seront garnis d'un joli galon de velours noir frappé, qui ornara aussi un col et les revers des manches. Gros boutons de velours noir. — Ce modèle, fort simple et très-plat, a le mérite de n'employer que très-peu d'étoffe. On peut ne l'orner que de cinq ou six rangs de petit velours noir.

Pour les toilettes habillées, soit pour le jour, soit pour le soir, on a complètement abandonné les poudres, bouffants, retroussis, etc., etc. Tout tend à l'allongement et à l'aplatissement.

Les tuniques tombent presque jusqu'au bas des jupons qui, naturellement, en profitent pour diminuer beaucoup la hauteur de leurs garnitures, qui sont plus que jamais plissées. Il est rare, du reste, quand dans les combinaisons nouvelles le dessus et le dessous ne tiennent pas ensemble.

Tout est généralement cousu et souvent difficile à décrire.

Voici cependant quelques indications qui, je l'espère, seront comprises.

C'est d'abord, pour la ville, un composé de laine unie et de brocatelle de laine *Réséda*. La traîne est en uni, ainsi que le devant de la tunique, polonaise ou princesse, qui est fermée droit tout le long par de petits boutons de soie marron. Le dos du corsage, le dessous des bras et les manches sont en brocatelle de laine de même couleur. Toutes les coutures sont lissées de soie marron. Les dessous de bras se prolongent en tombant droit jusque sur le bas de la robe. Le dos est coupé carré à la suite d'une hauteur de basques de 25 centimètres. Les petits côtés continuent en s'accouplant aux lés de dessous les bras. L'échancrure des basques et tout le contour de la brocatelle sont ornés d'un plissé de soie marron recouvert à moitié par une dentelle blanche. L'ouverture produite par la coupe des lés du dos est fermée par deux larges nœuds de soie marron avec effilés. — Col et revers des manches en soie marron, recouverts de dentelle blanche.

La traîne unie et tout le bas de la toilette ont un plissé de soie marron surmonté d'une bande de fourrure foncée qui pourra, si l'on veut, être remplacée par un bord de plumes marron.

Ensuite, voici un arrangement de cachemire et de soie verte. Le devant est en soie vert clair. Il forme un plastron sur lequel est un lacé de grosse ganse vert foncé. Le bas, formant jupon sur le devant, est capitoné. Dans le milieu de chaque

capiton se trouve un gland de soie des deux tons de vert. Le corsage, ainsi que tout le reste du costume, qui est à queue, est en cachemire vert foncé. C'est un composé de draperies plates se croisant et garnies à plusieurs reprises d'effilés à glands des deux verts. Manches en soie vert clair.

Les robes de soirée ont presque toutes la forme *princesse*, avec plis ou manteaux de cour.

On fait aussi des corsages-cuirasses, montants ou décolletés. Les écharpes qui les ornent sont posées en biais et à plat sur les basques, qu'elles emprisonnent étroitement. Souvent le corsage est en satin ou faille unie, lacé derrière; les écharpes en crêpe de Chine, pékin de soie Louis XV, armure de Cordoue, lampas, etc. Le bas de la toilette bouillonné de gaze, d'organdi plissé, etc. Le tout mélangé de dentelle blanche ou noire, d'effilés, de chenille, de galons, de peluche, etc., etc.

Le barége blanc, comme fond de toilette de jeune fille, est joli et d'une grande solidité. On y adjoint des draperies de cachemire rose pâle avec effilé moussu. C'est de très bon goût.

Les fleurs découpées en galons de satin, peluche, chenille, velours, etc., sont encore un charmant ornement sur du blanc.

On fait toujours de jolis fichus ouverts pouvant se porter sur une robe montante, dont on rentre les premières boutonnières; cela transforme immédiatement une toilette. Les plus jolis sont en crêpe lisse plissé et ruche de ruban effilé. Il y en a en dentelle coquillée avec mélange de nœuds à ruban.

Pour les mères, je signalerai de jolies petites coiffures du même genre. Pouff de dentelle, ruches de soie effilées faisant couronne et chou.

Pour mettre chez soi, de charmants bonnets forme Charlotte Corday, avec ornements de velours noir, et coiffures très-originales en foulard broché, garnies de dentelle blanche.

En coiffures de soirée, celles en dentelle noire sont les plus habillées.

La forme *mantille*, plus ou moins longue dans le dos, ou venant se croiser par devant, est la plus distinguée.

Il y en a de fort jolies en dentelle espagnole chenillée. — Bouquet de fleurs sur le côté, pouvant varier à l'infini. — Les mouchoirs les plus en vogue et les plus habituels sont ceux qui ont un encadrement de batisté de couleur, brodé ou festonné. On les assortit aux costumes. En deuil, la bande est noire, brodée de blanc.

On porte toujours des bas de couleur. Ceux unis, en soie ou en bourre de soie, sont forts goûtés.

Les enfants ne mettent presque plus de bas blancs.





*Estimable imp. à Paris.*

# Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Modas de Paris. Rue Drouot. 2.

Coiffes du 1<sup>er</sup> St Thomas. p. du Rue. 35. Modas de M<sup>lle</sup>. Tarot. 4. Rue Favart. 4.

Machines à coudre. Wheeler & Wilson. 70. Boul. St. Sebastien.







## VISITES DANS LES MAGASINS

Je vais empiéter, mesdemoiselles, sur les attributions de votre courrier des modes en vous donnant, dans cette visite des magasins, la description de quelques costumes de deuil confectionnés dans la maison de la Scabieuse, 10, rue de la Paix. Cette maison n'a pas seulement la spécialité des étoffes de deuil; ses ateliers confectionnent des costumes simples et très-habillés, d'un goût sobre et de grande distinction. Voici un costume de grand deuil en cachemire et crêpe anglais, à très-longue jupe; un plissé *balayeuse* en cachemire court autour, et une draperie en crêpe anglais découpée en créneaux fait tête en retombant dessus. La longue polonaise se relève légèrement de plis souples, et se garnit d'un biais de crêpe qui remonte devant au milieu; elle se ferme de côté par une rangée de petits boutons. La manche et la poche ont des garnitures de crêpe anglais. Cette façon, quoique élégante, n'enlève rien à l'aspect austère que le costume de grand deuil doit avoir.

Pour demi-deuil, une robe de visite ou d'intérieur en faille noire, est de forme princesse; elle est garnie dans le bas de plusieurs volants plissés, plis ronds qui forment une garniture de quarante centimètres de hauteur environ: le devant est uni, et derrière, une écharpe en faille est disposée en plusieurs capuchons retombant l'un sur l'autre, avec belle frange dans le bas.

Pour grand dîner, une robe princesse de demi-deuil est en faille mauve. Elle est garnie dans le bas d'une frange chenillée, qui tombe sur un indéplissable en faille de même couleur, haut de vingt-cinq centimètres; les côtés forment panneaux, coulissés perpendiculairement l'un sur l'autre. Une grande écharpe vient s'attacher par de grosses coques sur la traîne unie et reçoit, dans le bas, une frange chenillée. Le corsage-cuirasse est ouvert en carré et la manche duchesse est toute garnie de plissés et de frange.

Les chapeaux de deuil mériteraient aussi que je vous les décrivisse, mais la place m'étant comptée, force m'est de remettre au prochain numéro à vous en parler. Je termine en signalant les siciliennes façonnées et les armures de soie, fabriquées spécialement pour la Scabieuse, — elles ont un grand succès — et les étoffes neigeuses grises pour tunique princesse: ces étoffes ont 120 centimètres de largeur et coûtent 10 fr. 75 c. Quatre mètres cinquante centimètres suffisent très-largement pour une tunique princesse.

Quittons les magasins de la Scabieuse pour nous transporter rue Vivienne, 42, dans les salons de mesdemoiselles Vidal. Nous y verrons, sous toutes les formes les plus nouvelles: tuni-

que, polonaise, robe princesse, corsage-cuirasse et armure-corselet, et toutes ces modes et toutes ces façons ayant chacune un type si différent, que l'on reconnaît tout de suite celles destinées aux jeunes filles.

Plus simples dans la disposition des garnitures, d'un tissu à la mode qui n'atteint pas un prix exorbitant, mesdemoiselles Vidal établissent ces charmants costumes, dans des conditions de bon marché qu'apprécieront les mères de famille.

A côté de ces très-heureuses et simples nouveautés, nous voyons des toilettes plus riches destinées aux jeunes femmes: Costumes de ville, toilettes d'intérieur et de réception, toilettes de bal; chacun reçoit, d'une garniture plus ou moins luxueuse, d'une étoffe riche, légère ou simple, le degré d'élégance qui lui convient. Le lainage de fantaisie aura toujours la vogue, combiné avec la faille ou le taffetas, mais les effets nouveaux seront produits par des garnitures appropriées et faites tout exprès pour chaque costume, qu'elles soient en galon, en frange, en plume.

Il y a un goût incontestable dans les drapés et les relevés des tuniques princesse, ainsi que les comprennent mesdemoiselles Vidal; les décrire, est une tâche difficile, pour ne pas dire impossible; ces longs plis tombant, qui s'entremêlent sans faire pouff, ont une grâce qui n'a rien d'apprêté; ces draperies rapportées, qui font corps avec la robe, sont posées de bien des manières, selon les étoffes employées; car telle draperie diagonale, qui fait très-bien en étoffe pointillée, serait d'un effet ordinaire en tissu rayé ou à carreaux. Nous signalons pour les derniers jours de fête de charmantes toilettes de bal, depuis 200 fr. et même de prix inférieur; on peut être assuré de l'exactitude de mesdemoiselles Vidal. Envoyer ses mesures ou un corsage, en indiquant les rectifications, s'il y en a, et la longueur de la jupe, devant.

Pour les costumes de ville ainsi que pour les toilettes de soirée, le cachemire de l'Inde est toujours fort employé. Les nombreuses nuances qui composent la collection de cachemires de la Compagnie des Indes, 42, rue de Grenelle-Saint-Germain, permettent son emploi pour les plus habillés comme pour les plus simples costumes. Les nuances crème, tilleul, angélique, Nil, roseau, gris-lapis, ciel, rosée, se combinent avec des failles assorties pour toilettes de grande réception et de théâtre. Les demi-teintes: gris, feutre, tourterelle, etc., etc., peuvent en plus s'unir à la faille noire, surtout en tunique princesse.

Quant aux teintes sombres, très-nombreuses, c'est la faille de même ton qui est obligatoire, à



moins que l'on ne fasse le costume tout en cachemire. Les prix du cachemire de l'Inde sont très-divers : il y en a qui coûte 25 fr. le mètre en un mètre trente centimètres de largeur, et d'autres 20, 15, 12, 10 et 8 fr. le mètre en un mètre vingt centimètres de largeur ; à ce dernier prix le tissu un peu léger peut être employé en jupon et garni de plissés indéchirables, qui n'alourdiront pas outre mesure le costume.

Nous engageons nos lectrices à demander à la Compagnie des Indes la collection de ses échantillons, qui leur sera envoyée franco.

Notre dernière visite, sorte de complément aux renseignements que je viens de donner, sera pour la maison de M<sup>me</sup> de Plument, 33, rue Vivienne. Je sortirai un peu de mes habitudes aujourd'hui, en vous parlant d'un très-luxe corset en soie que M<sup>me</sup> de Plument vient d'établir dans des conditions de prix très-avantageuses, si on considère que le prix habituel de ces corsets est de 120 à 150 fr. A 70 fr. le corset en faille blanche ou noire est doublé de soie, la ceinture Jeanne d'Arc qui le termine est en beau caoutchouc de soie et les baleines éventaillées de soie blanche ou de couleur assortie au ruban, qui fait transparent sous la vraie Valenciennes garnissant la poitrine et le dos.

Il n'est pas besoin, je pense, de m'arrêter sur la manière dont est fait ce corset : le soin qu'on met dans les moindres détails assure d'une exécution irréprochable. Ce même corset doublé en fine satinette coûte dix francs de moins, soit 60 fr. Il suffit d'envoyer les mesures suivantes. Tour de la taille, largeur de la poitrine, dos compris. — Longueur de la taille sous le bras. — Longueur du busc.

Je signale aux mamans une invention ingénieuse de M<sup>me</sup> de Plument, pour tendre les bas. — Grands et petits sont appelés à en profiter. — C'est une jarretière nommée *jarrelette* par son inventeur. Elle se compose d'un tour de taille en galon de soie blanche, qui s'attache par une boucle sans arpillons ; de chaque côté un galon semblable est retenu dans un passant, un autre passant le diminue ou l'allonge à volonté et dans la boucle qu'il forme est placée la pince dans laquelle se place le haut du bas qui est ainsi tendu en perfection. Ce petit appareil se pose soit sur le corset, soit en dessous. Le prix en galon de coton est de 3 fr., de 5 fr. en laine et de 6 fr. en soie.

Prière de s'adresser directement à la maison de Plument.

C. L.

## EXPLICATIONS DES ANNEXES

### GRAVURES DE MODES.

#### PREMIÈRE GRAVURE

Toilettes du Petit Saint-Thomas, 35, rue du Bac.

Chapeaux de mademoiselle Tarot, 4, rue Favart.

*Première toilette.* — Jupe en cachemire bleu prune, ornée de deux volants plissés, en taffetas de même nuance, dont la tête est maintenue par un rouleauté. — Polonaise (1) en matelassé de même nuance, ouverte et boutonnée sur un devant en taffetas ; il est un peu plus court que la polonaise et orné de trois rangées de frange à houpes ; la poche large et carrée est garnie de la même frange ; la polonaise, très-longue, est droite et unie dans le dos ; la couture du milieu, dans le bas, est couverte par une patte boutonnée de 30 centimètres ; manche en taffetas, avec patte boutonnée en matelassé, remontant sur le milieu du dessus de la manche et bordée de la frange ; col à angle brisé. — Petite toque en velours bleu prune avec aile, retenue par une agrafe en faille ; bord en plumes de lophophore et nœud en faille.

*Deuxième toilette.* — Costume en faille bronze. Jupe garnie de deux plissés, celui du haut sur-

monté d'une petite tête plissée ; elle est montée avec un large pli derrière, sur lequel retombe un pan carré garni tout autour d'un plissé avec tête, et bordé dans le bas d'un effilé de même teinte, plus foncé, avec tête en chenille. — Polonaise fermée par une rangée de petits boutons, bordée des deux côtés d'un petit plissé qui continue en tournant autour du cou ; la polonaise est de forme princesse devant et dans le dos ; la jupe des petits côtés, taillée très-ample, est drapée sur la couture, la draperie retenue par un nœud ; la couture du dos, fendue au-dessous de la taille, est bordée d'une patte garnie d'un plissé ; le bas de la jupe forme pointe. La polonaise est garnie tout autour d'un effilé surmonté d'un plissé. Manche ornée dans le bas d'un double revers, posé au-dessus de deux plissés, et réunis par une petite draperie avec nœud. — Chapeau en dentelle noire avec guirlande de chrysanthèmes mélangées de feuillage bronze ; nœud en faille ; diadème en velours noir avec brindilles de plumes bronze.

*Costume de petite fille.* — Robe princesse (1) en velours de nuance loutre, boutonnée devant et dans le dos ; petit côté en faille ; manche en velours et pièce

(1) Les abonnés aux éditions verte et orange, recevront ce patron le 16 février.

(1) Voir la planche de patrons de ce mois, 2<sup>e</sup> côté.



arrondie également en velours, redescendant sur le devant en simulant une poche pointue sur laquelle est posé un nœud en velours; le bas du dos est bordé d'un haut plissé simulant la jupe; manche boutonnée dans toute la longueur. — Toque en velours loutre avec en plumes, aile avec agrafe en velours rose.

## DEUXIÈME GRAVURE

Toilettes de madame Bréant-Castel,  
19, rue du Quatre Septembre.

*Première toilette.* — Robe en faille garnie de plissés en crêpe; voile en crêpe bordé devant de quatre plis en faille, formant une draperie que termine un large nœud retombant derrière au bas du pouff. Poché plissée en crêpe, maintenue dans le bas par une petite draperie avec nœud; chaîne de marguerites et boutons de teintes mélangées, terminée par une touffe de marguerites; une petite touffe est posée sur le côté de la poche. — Corsage-cuirasse (1) en faille, longues pointes dans le dos; une traîne de fleurs retombe entre les deux pointes; l'encolure taillée en carré est bordée d'un biais triple; le corsage est fermé par des barettes en crêpe drapé, fixées par des nœuds; manche bouillonnée en crêpe, avec bracelet en faille drapée; une agrafe en marguerites est posée en haut du corsage, et une sur la manche; sous le biais de l'encolure, on pose un plissé en tulle. — Dans les cheveux, pouff de marguerites avec traîne.

*Deuxième toilette.* — Jupe en faille garnie de plissés; voile bouillonné en tulle, les bouillonnés sont bordés d'un gros liseré en faille, et fixés sur la jupe en laissant une space formant une quille sur laquelle sont posés des nœuds en faille. — Corsage-cuirasse en faille, terminé dans le haut par une draperie qui redescend en croisant sur le corsage et vient se perdre dans le premier nœud de la quille; une draperie, également en tulle, part du bas de la basque dans le dos; elle est drapée au milieu par un gros nœud en faille. Manche drapée en tulle, retenue avec la draperie sur l'épaule par une agrafe en fleurs de bruyère, une touffe semblable est posée sur le devant du corsage. — Chemisette bouillonnée, terminée par

(1) Les abonnées aux éditions verte et orange en recevront le patron le 16 février.

une engrêlure. — Petit pouff de bruyère dans les cheveux.

## PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE.

PETIT TAPIS DE TABLE. — Appliques en drap, sur tissu brésilien; les lacets bleus, blancs et noirs mélangés au dessin, sont en laine; toutes les appliques sont fixées par de la soie d'Alger dédoublée ou de la laine. Ce travail se fait également sur drap, noir ou de couleur.

## IMITATION DE PEINTURE A L'HUILE.

LES ENFANTS AUX IMAGES

## GRANDE PLANCHE DE TRAVAUX.

Modèles de mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan,  
1<sup>er</sup> côté.

COUVERTURE DE VOITURE OU DE BERCEAU POUR BABY. — Voir le croquis de la couverture et l'explication, page 3 du cahier de février.

2<sup>e</sup> côté.

RIDEAU OU STORE. — Application de tulle sur tulle grec; les tiges sont en plumetis fait avec du gros coton, ainsi que les nervures des feuilles; l'application est fixée par du feston; la guirlande en colonne peut être répétée autant de fois qu'il est nécessaire, selon qu'on destine ce travail à un grand ou petit rideau, ou à un store; on peut également le faire en application de nansouk ou de mousseline, mais la broderie serait moins légère et moins riche.

## DEUXIÈME CAHIER

Toilette de visite. — Toilette de mariée. — Garniture. — Cadre à photographie. — Corbeille à ouvrage. — Couverture de voiture pour baby. — Bonnet de baby, lacet et crochet. — Chasuble. — Corbeille à cartes en Macramé. — Entre-deux. — Mouchoir. — Pochette à ouvrage. — Parure. — Marthe. — Valentine. — Pardessus en matelassé. — Costume brodé. — Toilette en faille.

## PLANCHE II

1<sup>er</sup> côté

Pardessus en matelassé.  
Corsage à basque, costume brodé. } Page 8, cahier de février.

2<sup>e</sup> côté.

Robe pour petite fille (gravure n° 4088).

## ÉNIGME

J'étais jadis prêtresse des idoles;  
Pour un oracle on prenait mes paroles,  
Et, grâce à leur ambiguïté,  
J'ai pu parfois dire la vérité.  
Quelques siècles plus tard je suis une chrétienne  
De Jérusalem souveraine;  
Ou, comtesse de Flandre, on peut me voir encor  
Quitter tout pour Jésus, mon unique trésor.  
Aujourd'hui, d'un roman je deviens l'héroïne,  
Que guide un sentiment de foi toute divine,  
Et dont le zèle pur, trop longtemps repoussé,  
A, par sa mort, conquis à Dieu son fiancé.



## MOSAÏQUE

L'amour maternel est si admirable, il a quelque chose de si profond, de si divin, il découle si sensiblement du cœur de Dieu même et des entraîles de son infinie bonté, qu'on peut dire sans exagération que le cœur des mères est le plus bel ouvrage de ses mains ; du moins, Dieu semble n'avoir pu trouver dans toute la nature une plus douce, une plus vive image de son amour pour nous. Voyez, quand il veut attirer à lui les âmes égarées : Venez à moi, dit-il ; comme une mère caresse et console son unique enfant, ainsi je vous consolerai, je vous porterai, je vous allaiterai comme une mère... J'aurai compassion de vous plus qu'une mère. Une mère peut-elle oublier son enfant ? C'est là l'expression suprême de la tendresse du Créateur, et le dernier effort de son amour pour nous persuader (1).

(1) De l'Éducation, par Mgr Dupanloup.

Porte haut ton cœur, même avec fortune basse.

Souffre pour savoir, travaille pour apprendre, qui a souffert a vaincu.

(Proverbe castillan).

Quand orgueil mène le cheval de l'homme par la bride, confusion monte en croupe.

Amyot.

Un grand obstacle au bonheur, c'est de s'attendre à un trop grand bonheur.

Fontenelle.

Vous voulez mettre de l'ordre dans l'Etat ? Commencez par en mettre dans votre ménage.

Mirabeau.

## RÉBUS



## VENIR



Explication du rébus de Janvier : Les lis ne filent point.

Le mot de la charade de Janvier est : Annamite.

Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY

7 - 207 PARIS. — TYPOGRAPHIE MORRIS PÈRE ET FILS, RUE AMELOT.